

Africa Review of Books

Revue Africaine des Livres

Volume 6, No. 1, 2010

March/Mars 2010

Armed Struggle and a Better Future: Dubious Connections

TEKESTE NEGASH

Le développement de L'autre sous-développement en Tunisie

MAHMOUD DHAOUADI

African Higher Education in the Context of Internationalization: Altruistic Partnerships or Global Academic Pillage

OANDA OGACHI

Naguib Mahfouz, le « *Si Essayed* » de la littérature arabe

NEBIA DADOUA HADRIA

Historicizing the Ndebele

JAMES MUZONDIDYA

Penser le Maghreb avec Abdelkebir Khatibi (1938-2009)

**MOHAMED HIRRECHE BAGHDAD
ET MOHAMED KAMEL ABD-LILLAH**

Editor / Editeur
Bahru Zewde

French Editor / Editeur Francophone
Hassan Remaoun

Managing Editor / Directeur de publication
Heran Sereke-Brhan

Editorial Assistant / Assistante éditoriale
Nadéra Benhalima

Text layout / Mise en page
Konjit Belete

Cartoon design / Artiste
Elias Areda

International Advisory Board / Comité éditorial international

Ama Ata Aidoo, Writer, Ghana

Tade Aina, Ford Foundation, Nairobi, Kenya

Elikia M’Bokolo, École de Etudes en Sciences Sociales, France

Rahma Bourkia, Université Hassan II, Morocco

Paulin Hountondji, Université Nationale du Bénin, Benin

Thandika Mkandawire, London School of Economics and Political Science, London, UK

Adebayo Olukoshi, United Nations African Institute for Economic Development and Planning (IDEP), Dakar, Senegal

Issa G. Shivji, University of Dar es Salaam, Tanzania

Paul Tiyaambe Zeleza, University of Illinois at Chicago, USA

© CODESRIA 2010. All rights reserved.
The views expressed in issues of the *Africa Review of Books* are those of the authors and do not necessarily reflect those of CODESRIA, FSS or CRASC.

The Council for the Development of Social Science Research in Africa (CODESRIA) is an independent organisation whose principal objectives are to facilitate research, promote research based publishing and create multiple forums geared towards the exchange of views and information among African researchers. All these are aimed at reducing the fragmentation of research on the continent through the creation of thematic research networks that cut across linguistic and regional boundaries.

CODESRIA publishes *Africa Development*, the longest standing Africa based social science journal; *Afrika Zamani*, a journal of history; the *African Sociological Review*; the *African Journal of International Affairs*; *Africa Review of Books* and the *Journal of Higher Education in Africa*. The Council also co-publishes the *Africa Media Review*; *Identity, Culture and Politics: An Afro-Asian Dialogue*; *The African Anthropologist* and the *Afro-Arab Selections for Social Sciences*. The results of its research and other activities are also disseminated through its Working Paper Series, Green Book Series, Monograph Series, Book Series, Policy Briefs and the CODESRIA Bulletin. Select CODESRIA publications are also accessible online at www.codesria.org.

Notes for Contributors

The *Africa Review of Books* presents a biannual review of works on Africa in the social sciences, humanities and creative arts. It is also intended to serve as a forum for critical analyses, reflections and debates about Africa. As such, the Review solicits book reviews, reviews of articles and essays that are in line with the above objectives. Contributions that traverse disciplinary boundaries and encourage interdisciplinary dialogue and debate are particularly welcome.

Reviews and essays should be original contributions: they should not have been published elsewhere prior to their submission, nor should they be under consideration for any other publication at the same time.

The recommended length of the reviews is 2,000 words, with occasional exceptions of up, to 3,000 words for review articles or commissioned essays. Notes (which should be submitted as endnotes rather than as footnotes) should be used sparingly.

Contributions should begin with the following publication details: title of the book; author; publisher; number of pages; price; and ISBN.

Contributions are best sent electronically as e-mail attachments. If sent by post as hard copy, they should be accompanied by soft versions on CD in the MS Word or RTF format. Authors should also send with their submissions their full address and institutional affiliation as well as a short bio-data (including a sample of recent publications) for inclusion in the “Notes on Contributors” section.

Authors are entitled to two copies of the issue of the *Review* in which their contribution is published.

All communications (contributions, editorial correspondence, books for review) should be addressed to Editorial Office:

Africa Review of Books
Forum for Social Studies (FSS)
P.O. Box 25864 Code 1000
Addis-Ababa, Ethiopia

Tel: 251-11-6297888/91
E-mail: arb.fss@ethionet.et

ARB Annual Subscription Rates / Tarifs d’abonnements annuels à la RAL (in US Dollar) (en dollars US)			
	Africa Afrique	Rest of the World Reste du monde	
Individual	10	15	Particuliers
Institutional	15	20	Institutions

Advertising Rates (in US Dollar) / Tarifs publicitaires (en dollars US)			
Size/Position	Black & White Noir & blanc	Colour Couleur	Format/emplacement
Inside front cover	2000	2800	Deuxième de couverture
Back cover	1900	2500	Quatrième de couverture
Full page	1500	2100	Page entière
Three columns	1200	1680	Trois colonnes
Two columns	900	1260	Deux colonnes
Half page horizontal	900	1260	Demi-page horizontale
Quarter page	500	700	Quart de page
One column	350	490	Une colonne

Advertising and subscription enquiries should be addressed to /
Envoyez vos demandes d’insertion publicitaires ou d’abonnement à :

Publications Programme
CODESRIA, Avenue Cheikh Anta Diop X Canal IV
BP 3304, CP 18524 / Dakar, Senegal
E-mail: codesria@codesria.sn
Website: www.codesria.org

© CODESRIA 2010. Tous droits réservés.
Les opinions exprimées dans les numéros de la *Revue Africaine des Livres* sont celles des auteurs et pas nécessairement celles du CODESRIA, du FSS ou du CRASC.

Le Conseil pour le développement de la recherche en sciences sociales en Afrique (CODESRIA) est une organisation indépendante dont le principal objectif est de faciliter la recherche, de promouvoir une forme de publication basée sur la recherche, et de créer des forums permettant aux chercheurs africains d’échanger des opinions et des informations. Le Conseil cherche à lutter contre la fragmentation de la recherche à travers la mise en place de réseaux de recherche thématiques qui transcendent les barrières linguistiques et régionales.

Le CODESRIA publie une revue trimestrielle, intitulée *Afrique et Développement*, qui est la plus ancienne revue de sciences sociales basée sur l’Afrique. Le Conseil publie également *Afrika Zamani*, qui est une revue d’histoire, de même que la *Revue Africaine de Sociologie* ; la *Revue Africaine des Relations Internationales (AJIA)*, et la *Revue de l’Enseignement Supérieur en Afrique*. Le CODESRIA co-publie également la revue *Identité, Culture et Politique : un Dialogue Afro-Asiatique*, ainsi que la *Revue Africaine des Médias*. Les résultats de recherche, ainsi que les autres activités de l’institution sont diffusés par l’intermédiaire des « Documents de travail », la « Série de Monographies », la « Série de Livres du CODESRIA », et le *Bulletin du CODESRIA*. Une sélection des publications du CODESRIA est aussi accessible en ligne au www.codesria.org.

Notes aux contributeurs

La *Revue Africaine des Livres* présente une revue semestrielle de travaux sur l’Afrique dans le domaine des sciences sociales, des sciences humaines et des arts créatifs. Elle a pour but de servir de forum pour des analyses critiques, des réflexions et des débats sur l’Afrique. À ce titre, la *Revue* souhaiterait recevoir des articles critiques, des essais et des comptes-rendus de livres selon les objectifs ci-dessus. Les contributions qui transcendent les barrières disciplinaires et encouragent le dialogue interdisciplinaire et les débats sont particulièrement les bienvenues.

Les articles critiques et essais devront être des contributions originales : elles ne devront avoir fait l’objet d’aucune autre publication avant d’avoir été proposées, pas plus qu’elles ne pourraient être prises en considération pour d’autres publications au même moment.

La longueur recommandée pour les contributions est de 2 000 mots, avec d’éventuelles exceptions pour les articles critiques commandités. Les notes (qui devraient être proposées en fin plutôt qu’en bas de page) devront être utilisées de façon très succincte.

Les contributions devront commencer avec les détails de publication suivants : titre de l’ouvrage, auteur, éditeur, nombre de pages, prix et ISBN.

Les contributions devront être envoyés par courrier électronique de préférence en tant que fichier attaché. Si elles sont envoyées par poste, elles devront être accompagnées d’une version électronique sur CD enregistrée au format MS Word ou RTF. Les auteurs devront aussi préciser leur adresse complète, leur institution de tutelle ainsi qu’une brève note biographique (avec un aperçu de leur plus récentes publications) qui pourra être insérée dans la section « Notes sur les contributeurs ».

Les auteurs auront droit à deux exemplaires de la *Revue* dans laquelle paraîtra leur contribution.

Toutes les communications (contributions, correspondance éditoriale, livres pour comptes-rendus) devront être envoyées à :

Revue Africaine des Livres
Centre national de recherche en anthropologie sociale et culturelle (CRASC)
Cité Bahi Ammar, Bloc A, No 01 Es Senia
Oran, Algérie

Tel: 213-41-419783/85 / Fax: 213-41-419782,
E-mail : arb_crasc@live.com

Contents/ Sommaire

Tekeste Negash	Armed Struggle and a Better Future: Dubious Connections
Oanda Ogachi	African Higher Education in the Context of Internationalization
James Muzondidya	Historicising the Ndebele
Artwell Nhemachena	Tradition, Modernity and Ways of Knowing
Mahmoud Dhaouadi	Le développement de l'autre sous-développement en Tunisie
Nebia Dadoua Hadria	Naguib Mahfouz, le « Si Essayed » de la littérature arabe
Mohamed Hirreche Baghdad et Mohamed Kamel Abd-lillah	Penser le Maghreb avec Abdelkebir Khatibi (1938-2009)
Sidi Mohammed Lakhdar Barka	Ibn Tufayl, Defoe, Coetzee : le voyage du verbe
Matthieu Renault	Penser la (post) colonie
Khedidja Mokeddem	Compte rendu du colloque international sur « Frantz Fanon » organisé par le Centre national de recherches préhistoriques anthropologiques et historiques (CNRPAH) dans le cadre du 2 ^e festival culturel panafricain d'Alger (5-20 juillet 2009)

CONTRIBUTORS/CONTRIBUTEURS

MOHAMED KAMELABD-LILLAH est Attaché de recherche au Centre national de recherche en anthropologie sociale et cultrelle (CRASC), et étudiant à l’École doctorale en sciences humaines et sociales de l’Université d’Oran. Il prépare un mémoire de magistère sur la traduction publicitaire en Algérie.

MOHAMED HIRRECHE BAGHDAD est Maître de recherche au Centre national de recherche en anthropologie sociale et culturelle (CRASC) à Oran. Philosophe de formation, il a dernièrement publié un article sur la philosophie allemande en arabe intitulé: « pour une nouvelle lecture de la philosophie allemenade », *Journal of Human Science*. Issue 43, Year 7th, Oct 2009 (Revue électronique), et un article intitulé: « Intellectuels d’Afrique entre colonisation et mondialisation », *Africa Review of Books*, volume 4, N°1, mars 2008.

SIDI-MOHAMMED LAKHDAR BARKA est Maître de conférences au département de langues étrangères, section Anglais, à l’Université d’Oran (Algérie) et co-éditeur de présentation de thématique d’*Insaniyat* « Discours littéraire et religieux au Maghreb » (Vol. XIII, N°43) Janvier/Mars 2009. Il a publié: « La métaphore camusienne : paradigme de l’étrangeté », *Insaniyat*, (Vol XIII, N°43) janvier/mars 2009, et « L’alternance codique négociée : muse créatrice d’Oran », *Insaniyat* (Vol. N°37), juillet/septembre 2007.

MAHMOUD DHAOUADI est Professeur de sociologie à Université de Tunis (Tunisie). Il a enseigné dans d’autres universités dans le monde : Canada, Algérie, Arabie Saoudite, Malaisie et Oman. Il a publié huit (8) livres en arabe et en anglais en sociologie culturelle, en sociologie de L’autre sous-développement au Tiers-Monde, en sociologie de l’innovation en sciences sociales, en sociologie de la pensée d’Ibn Khaldoun. Il est co-auteur de douze livres en arabe, en anglais et en français en sciences sociales.

NEBIA DADOUA HADRIA est chercheure permanente au Centre national de recherche en anthropologie sociale et culturelle (CRASC) à Oran, Algérie. Elle est Responsable du projet « Les prénoms en Algérie : usage et signification ». Parmi ses publications citons : « Les références sémantiques des prénoms – étude comparative entre la région de Béni Achir (Tlemcen) et Tlélât (Oran) de 1954 à 1962, in *Nomination et dénomination*, livre coordonné par Farid Benramdane, Edition CRASC, Algérie, 2005 ; « Les prénoms des filles à Oran : étude synchronique entre 1980 et 2003 », in *Actes du 3^e colloque : Changements familiaux Changements sociaux*, organisé par le département de sociologie, Université d’Alger en 2004, publication en 2006.

KHEDIDJA MOKKEDEM est doctorante en psychologie clinique et est attachée de recherche au CRASC depuis septembre, 2005. Parmi ses publications : « Le rôle du téléphone portable dans l’acquisition de l’autonomie chez l’adolescent»; publication in *Insaniyat* de « Les dimensions psychologiques et sociales de la personnalité de l’adolescent délinquant Publication de : « Les mesures d’actions éducatives en milieu ouvert à Oran (Algérie) » collection recherches, CREAPSY, 2007.

JAMES MUZONDIDYA is Research Manager for the Zimbabwe Institute, a Zimbabwean policy development think tank with offices in Harare and Cape Town. His research interests are in African politics and he has written extensively on various aspects of Zimbabwe’s political economy. His latest publication is a journal article, ‘The Zimbabwean Crisis and the Unresolved Conundrum of Race’, in the *Journal of Development Studies*, 26.1.10.

TEKESTE NEGASH is Professor of Modern History at Dalarna University (Sweden) and Guest Professor of Ethiopian Studies at Bologna University. He is author of: *Italian Colonialism in Eritrea, 1882-1940* (1987); *Eritrea and Ethiopia: The Federal Experience* (1997); *The Crisis of Ethiopian Education: Implications for Nation-building* (1990); *Education in Ethiopia: From Crisis to the Brink of Collapse* (2006); co-author with Kjetil Tronvoll of *Brothers at War: Making Sense of the Ertirean-Ethiopian War* (2000).

ARTWELL NHEMACHENA was awarded a BSc Honours Degree in Sociology in 2003 and an MSc Degree in Sociology and Social Anthropology in 2005 by the University of Zimbabwe. He subsequently lectured briefly in the Department of Sociology at the same University. He is currently a PhD student, and Sawyer Fellow, in Anthropology at the University of Cape Town, South Africa.

OANDA OGACHI is Senior Lecturer in the Department of Educational Foundations, Kenyatta University, Kenya, where he teaches courses in sociology of education, policy studies, and higher education. His present research undertakings are in the areas of privatization of higher education in Africa, corporate trends in public higher education and accreditation and quality assurance. He is a member of ANIE (African Network for Internationalization of Education), a network devoted to examining trends and impacts of internationalization on higher education in Africa.

MATTHIEU RENAULT est doctorant en philosophie à l’École des Hautes Études en Sciences Sociales (Paris). Ses recherches portent sur « Frantz Fanon et les langages postcoloniaux ». Il est également ingénieur de recherche au département sciences économiques et sociales de l’école d’ingénieur Telecom Paris Tech et membre du programme de recherche *TIC-Migrations* de la Fondation de la Maison des Sciences de l’Homme (Paris). Parmi ses publications : « Vie et mort dans la pensée de Frantz Fanon », *Les cahiers de Sens public*, n°10, juin 2009 ; « Frantz Fanon. L’essere transitivo del (post)colonialismo », *Studi Culturali*, 1, aprile 2009.



Africa Review of Books is a biannual publication of the Council for the Development of Social Science Research in Africa (CODESRIA). The editorial production of the *Review* is managed by the Forum for Social Studies (FSS), Addis Ababa (Ethiopia), with the active support of the Centre National de Recherche en Anthropologie Sociale et Culturelle (CRASC), Oran (Algeria).

La Revue Africaine des Livres est une publication semestrielle du Conseil pour le développement de la recherche en sciences sociales en Afrique (CODESRIA). La production éditoriale est dirigée par le Forum des sciences sociales (FSS), Addis-Ababa, Éthiopie, avec le soutien actif du Centre national de recherche en anthropologie sociale et culturelle (CRASC), Oran, Algérie.

Eritrea: A Dream Deferred has eight long chapters. Statements by foreign observers made in the 1980s provide the justification for the subtitle. Between 1961 and 1991, Eritrea fought against Ethiopia. From 1981 onwards, the Eritrean landscape was dominated by the Eritrean Peoples’ Liberation Front (EPLF). Kibreab cites the statements of three authors at the beginning of his narrative. Abdul Rahman Babu (a famous Tanzanian socialist activist and writer), after two weeks in the areas controlled by EPLF, wrote that experiences with ‘liberated Eritreans give you confidence in the capacity of the African masses to take history in their own hands during the challenging journey from the realm of necessity to the realm of freedom’ (p. 13). Basil Davidson, author of many works on Africa wrote that ‘emergent Eritrea was the composite of stability and capacity for peace in the region of collapsing regimes’ (p. 14). The third author is a journalist who wrote that ‘Eritrea’s revolutionaries hold out the possibility of an efficient and self-sufficient African nation, run by Africans who have had 26 years to learn from the failures of independent Africa’ (p.14). And yet, Kibreab concludes that, by the end of 2007, Eritrea was not only one of the most food-insecure countries in the continent but was also one of the most closed and repressive states (p.394).

How did Eritrea end up in such a blind alley and why? Kibreab informs the reader in a very well composed preface that Eritrean intellectuals are socialized not to wash dirty linen in public. Of course this is not true. There has been a constant flow of critical literature on the internet – some of it quite good – since the defeat of Eritrea by Ethiopia in May 2000. At any rate, the metaphor of washing dirty linen is not strictly appropriate to an academic undertaking (as research worth its salt does it all the time) but it is useful because it explains the predicament of an African academic who is expected either to bend the ethics of research to political considerations or to remain silent. Eritrea’s dirty linen had been aired, if not washed, ever since the mid 1990s, only a few years after independence. Most of the key documents that Kibreab uses to portray the malaise of the Eritrean economy and society are from international agencies such as Amnesty International, Human Rights Watch, the World Bank and the UN.

However, what has been kept hidden (hence in need of proper washing) is the steady deterioration of the basic conditions of life (at the political, cultural, social and economic levels) and hence the shattered promises and expectations. In eight lucid chapters, Kibreab takes the reader down the abyss into the blind alley. The book is very well written, even if it makes for a very depressing reading.

In Chapter Two, Kibreab reframes the war for liberation – also called ‘the thirty years’ war’ (fought between Eritrea and Ethiopia between 1961 and 1991), when Eritreans were deprived of all forms of democratic rights (freedom of expression, of movement, of association and of due process of law) – as a war to bring about a democratic government that respected human rights and the rule of law. Further, Kibreab categorically states that independence was not seen by many Eritreans as an end in itself, but as a means to achieving a higher end. The Eritrean people presumably fought for a government that ruled within the framework of a democratic constitution (p.28). But soon after the EPLF and its leader Isaias Afewerki assumed legal power in April 1993, it became

Armed Struggle and a Better Future: Dubious Connections

Tekeste Negash

Eritrea: A Dream Deferred

by Gaim Kibreab

James Currey in association with the Nordic Africa Institute
2009, 448 pp., ISBN 978 1 84701 008-7 hb, £50

clear that the system of governance was far from what many Eritreans have fought for. Isaias Afewerki did not want to be accountable to anyone (p.30). The Eritrean government, writes Kibreab, had enough time between May 1993 and May 1998 to establish a constitutional government resulting from multi-party elections, but the border war between Eritrea and Ethiopia was retroactively used as a convenient pretext for the government’s deliberate stifling of the process of transition to democracy.

In 1994, the government promised in its national charter to establish a constitutional political system. It reasoned that for democracy to develop, it was necessary to have people-based institutions, political parties, various grass-roots associations, mass media and decentralized government agencies. But these were certainly empty words. Kibreab notes (p.33) that Isaias Afewerki was unequivocal on one point: for him it was impossible to expect an alternative political organization to that of his own (EPLF, re-named in 1994 PFDJ, People’s Front for Democracy and Justice).

The government went to the extent of drafting a constitution and having it approved by a constituent assembly in May 1997. But, then, the constitution was first simply ignored by the president and his party and later it was shelved for good as the country was put on war-footing ever since 1998. Kibreab documents the mindset of the president and his followers and concludes that their commitment to transition to democracy was hollow.

Kibreab glosses over the impact of the humiliating peace agreement signed in Algiers in June 2000, whereby Eritrea accepted the presence of Ethiopian soldiers inside its own territory as a result of its defeat in May 2000. As the war was conducted by Isaias Afewerki without proper and formal consultation with the Central Council, his colleagues (the Minister of Foreign Affairs, the Vice-President and others who later came to be known as the Group 15), began to put pressure on him to use the Central Council in running the affairs of the nation (p.34). In September 2000, the G15 succeeded in persuading the President to establish two committees to develop guidelines for elections and the formation of political parties. These were headed by Mahmud Sherifo, the Vice-President. That was the extent of the pressure that the G15 could bring to bear. Mahmud Sherifo was first sacked from office in February 2001, and then put in detention in September 2001 together with the other members of the G15. Their whereabouts are unknown and no third person has seen them since. Nine journalists who in one way or another collaborated with the ideas and the writings of G15 were also detained indefinitely (pp.34-40).

What are the reasons for the Eritrean government’s adoption of policies and practices that are detrimental to the country’s national interest and contrary to the promises made during the liberation

struggle and the goals set by the National Charter? The most plausible explanation Kibreab could provide is that the president has become a tyrant (although we are not told since when) and wants to exercise power without restraint. What encourages a ruler to become a tyrant is the absence of a constitution, an independent judiciary, an independent and rigorous mass media, and a vibrant and autonomous civil society (p.50). This is a theme that Kibreab constantly hammers in a rather Manichean manner – a society is either democratic or autocratic – with neo-liberal political and economic values unambiguously accepted as the only game in town.

The third chapter, and by far the best researched, examines the intricate relations between the government (EPLF/PFDJ) and local and international organizations. In 1981, a consortium of Lutheran Churches (most of them from Norway and Sweden) established an Emergency Relief Desk in Port Sudan. From that time onwards, neither the EPLF nor the people under its sphere of influence had had much to worry. The Emergency Relief Desk had unlimited supplies, from food to machinery, as long as there was a credible recipient of the supplies. The Eritrean Relief Association (ERA), headed by Paulos Tesfagiorgis, became an ideal partner. ERA was an organ of the EPLF that succeeded in maintaining considerable autonomy from 1981 until the end of the war in 1991. ERA solicited aid from Europe and North America and channeled its material support to the EPLF. On the basis of an assessment of the Emergency Relief Desk and ERA’s activities and contributions, Kibreab draws a plausible conclusion when he writes: ‘Most of the activities, such as the celebrated health, education, transportation systems, the plastic sandal and pharmaceutical factories, the printing press and the trench hospitals that constituted the central plank of the EPLF’s strategy of self reliance, would never have been possible without ERA’s connections to International NGOs’ (pp. 106-7). Kibreab then maps the landscape of eight civil society organizations (both secular and religious) and documents case by case how these were systematically harassed and finally closed down by the EPLF. The organizations that formed the Emergency Relief Desk had expected to continue their work, presumably openly and with the support of the newly constituted government. But these hopes were soon shattered. The Eritrean government came out quite early against the negative role of International NGOs (p.124) and underestimated the quality and quantity of support it accessed from the international NGOs through ERA.

The remaining four chapters are further elaborations or, in Kibreab’s words, explanations of the path to the blind alley. In chapter four, Kibreab identifies some of the roots of autocracy in the ideological make-up of the EPLF (later PFDJ). In the course of the 30 years war of liberation, the EPLF developed views on the dependency

syndrome, the virtues of self-reliance, extremist notions of sovereignty and its vanguard role in the future of the country. It is indeed plausible that the training that the leadership of the EPLF got in China in the mid- and late 1960s might have contributed to these notions on dependency, self-reliance and the role of the EPLF vis a vis other civil and political associations.

Kibreab explains cogently the mismatch between the Eritrean government’s disastrous goal of self-reliance and the hard facts on the ground. On the aftermath of the expulsion of international NGOs in 1997 and the termination of external food aid, Kibreab, on the strength of a UNICEF report, noted that 53 per cent of the Eritrean population depended on humanitarian assistance and required food aid. Moreover, Eritrea has never produced more than 30 percent of its annual food requirements during the last forty years (p. 153). The Eritrean government’s notion of sovereignty is discussed in global terms, but it is worth to note that Kibreab faults the Eritrean government for not recognizing the positive role of international NGOs (pp.160, 164, 174, 189) on the one hand and for its conception of sovereignty as an end rather than as a means on the other. He offers useful analysis as to the nature of the Eritrean economy (with a GDP of about 600 million USD) and a defence budget of 23 percent of total GDP.

But most damaging was the economic impact of the prevailing ‘no war and no peace’ condition. Prior to the Eritrean-Ethiopian war of 1998-2000, more than 60 percent of Eritrea’s exports were destined to Ethiopia. Moreover, Eritrea gained a great deal from its sea ports as outlets for Ethiopian imports and exports. All this was lost, thus plunging the tiny Eritrean economy on a disastrous path. Between 2002 and 2005, the total amount of foreign investment was about forty million (p. 184). Kibreab writes:

In forming a new nation, the Eritrean government failed to transform itself from a military organization with no room for dissent, to a democracy that could embrace difference. This outlook was a continuation of the culture of intolerance and denigration of the ‘other’ that was developed in the war of liberation. For almost three decades the leadership of the EPLF had not been held to account for its actions and failures. By the time the country achieved independence, the privilege of not being questioned had become entrenched as a culture (pp. 187-8).

At this stage, the reviewer is tempted to ask as to why Eritrean intellectuals manifestly failed to scrutinize the democratic content of their organization, namely the EPLF? Kibreab provides extremely revealing insights based on his extensive interviews (conducted from 1992 to 2002) on the political behaviour of the government and on the general views of the Eritrean people of all walks of life. Not only does the Eritrean government believe in the righteousness of its monopoly of knowledge, but many of its supporters in all walks of life concede the government such a right. Kibreab interviewed formally and informally many government officials of various ranks and in different regions for over ten years. He writes:

Most of them genuinely believe that they have unrivalled knowledge of Eritrean culture and history, as well as all the solutions to the problems faced by the communities. They also strongly believe that the task of the ‘outsiders’, including Eritreans in the diaspora, is simply to help the government realize the goals set long

before independence. When this exclusionist approach is questioned, many ask, ‘why do you think we fought all these years?’(p.204).

According to this reviewer, the governance that Kibreab meticulously analyzes as a system based on wrong notions of sovereignty, self-reliance and national unity is not merely the product of President Isaias Afewerki and his cronies, to use Kibreab’s favorite description. The EPLF/PFDJ system of governance has wide acceptance among the people that Kibreab interviewed over the years. The threat of demonization of those, like Kibreab, who dare to wash dirty linen in public is, according to this reviewer, evidence of the efficiency of the Eritrean government in silencing its critics and of its considerable support base both inside and outside Eritrea. The EPLF has used the threat of demonization widely since its inception in 1973.

One of the effects of the system of governance in Eritrea today is the growing status of Tigriya as the official language and the marginalization of Arabic as the second language and likewise of the other eight languages spoken in Eritrea. If the war of independence was fought to defend Eritrean identity as it had developed between the 1940s and 1950s, with Arabic and Tigrinya as the official languages of the country, then that objective was definitely lost on the way. Kibreab argues (pp. 213-4) that this sad development is based on the government’s false notion of the oneness of the Eritrean people. Kibreab does not deal with the implications of such a policy, partly because he is not a historian and partly because it is beyond the scope of his research. But it is important to note briefly that Tigrinya is not only a language; it is predominantly a Christian culture, even if allowance is made to the small but dynamic Jeberti – the Tigrinya-speaking Muslim community that have coexisted within the Christian Tigrinya culture over the centuries.

Chapters Five and Six deal with the demise of the private sector and the government’s domination of the Eritrean economy, probably facilitated by the fact that the Eritrean economy, as Kibreab notes, is very tiny indeed. ‘From its inception the EPLF exhibited a powerful proclivity for exercising hegemonic control over every aspect of social, economic, political and cultural life of the communities in the areas it controlled’ (p. 230). This was made possible, as Kibreab has wonderfully described in Chapter Three, by the rather unlimited supply of material support (in terms of food and machinery) as well as the uncritical moral support of foreign experts (such as Basil Davison and Abdul Rahman Babu) in the construction of one rather than multiple dreams of Eritrea moving from the realm of necessity to the realm of freedom.

No longer did the Eritrean government come to power than it condemned the private sector (a sector that had survived the socialist/communist economic regime of the Ethiopian state) as one whose wealth was acquired when the country was under foreign occupation, through theft, corruption and other similar means without any concern for the country’s condition and the plight of its people (p. 231). With such a world view, the government pursued an economic policy where the private sector, tiny as it might have been, was completely demolished. Whatever was left was appropriated by the parastatal companies. The Eritrean economy fared well up to the war with Ethiopia in 1998. Remittances continued to flow and Eritrea had good

revenues from its ports (servicing Ethiopia) and a stable destination for its exports. This state of affairs had no effect on the agricultural sector, where Eritrea continued to produce only 30 per cent of its food needs; but this problem was alleviated by imports from Ethiopia. The economic landscape changed dramatically during and after the 1998-2000 war. In addition to loss of revenue, the Eritrean government decided to introduce a national service system of indefinite duration of all people aged 18 to 50. This massive conscription, described as a form of serfdom, deprived all the sectors of the economy of much needed labour, thus further plunging the country into a deep and severe economic misery.

Kibreab asks quite rightly why a country whose economy has been devastated by 30 years of war and nearly 66 per cent of whose population live below the poverty line of 60 US cents a day, has dismally failed to embrace private sector-led market economy? He believes that the government loathes the private sector because of its potential democratizing and pluralizing effects (p. 256).

In Chapter Six, Kibreab discusses in great detail the consequences of the government’s domination of the economy. The entire Eritrean economy (the productive sector) is under a Trust Fund established in 1995 by the president and chaired by him. Kibreab lists the number of firms owned and managed by the Trust Fund, a total of 37 companies (p. 270). These companies constitute more or less the entire economic sector. The sole beneficiary of the Trust Fund is the ruling party (p. 271) – the only one in the country; according to its charter, the Trust Fund Committee has the obligation of handing over every year the profits derived from the Trust companies to the chairman of the Trust Fund (p. 271). Kibreab’s detailed description of the personalization of the Eritrean economy as well as the informalization of power (where important decisions are made by phone) and the complete absence of a semblance of the rule of law gives a picture of a country led by a tightly organized political class whose prime objective is its own survival. Kibreab’s concluding reflection is indeed worth quoting at length:

The government, by stifling the process of transition to a democratic future, by destroying the diverse livelihood systems, private enterprise and consequently the fledgling middle class, has undermined the foundation on which the country’s socio-economic structure rests. By doing so, not only has it caused irreparable damage to the country, but also to its own medium and long-term interests unless the ruling clique considers presiding over the death of an ailing economy as a worthwhile end in itself (p. 298).

In Chapter Seven, Kibreab devotes a good deal of space to discuss the virtues of civic associations, liberal market economy, political parties, and the rule of law. This is by far the least interesting of the chapters as it has nothing to offer apart from the obvious that Eritrea needs fresh democratic innovations and new solutions (p. 311).

In the final chapter, Kibreab assesses the shattered promises and somehow felt compelled to compare the performance of the post-independence Eritrean regime with the Ethiopian one that controlled Eritrea from 1974-1991. Kibreab writes:

Actions taken by the post-independence government clearly show that the latter is not substantially different from the Dergue [the Ethiopian military regime that fought

to keep Eritrea and Eritreans within Ethiopia as citizens of a multiethnic state with all obligations and privileges]. During the Dergue’s reign, those who survived the disappearances, assassinations by death squads and the torture chambers were transferred to the main prisons. Such prisoners, including those awaiting trial, could hire lawyers if their relatives could afford the fees, and if they were paupers, the courts appointed lawyers to represent them (p. 361).

Kibreab concludes:

During the Dergue, after the detainees were transferred to prison, their relatives knew their whereabouts, they had visitation rights and in most cases they served sentences issued by courts that applied the provisions of the Ethiopian codes of criminal law and procedure. The term incommunicado detention which is currently in most Eritreans’ lips and which has wrecked thousands of families’ lives did not even exist in the Dergue’s lexicon. Many of the author’s informants were therefore right to ask the heart-breaking question: ‘is this what we fought for?’ (p. 362).

By way of conclusion, Kibreab identifies the source of the problem in the failure of the Eritrean government to initiate a participatory democratization process. The process of democratization would have set in motion a learning process that would have evolved into democratic norms of respect and empathy for the other. It is only through the democratic process that citizens and their political organizations, including the ruling class, can get together to seek common solutions to common problems (p.374). In a postscript, Kibreab makes an appeal to his readers that the Eritrean government has presided over the meltdown of the economy; that the country is on the brink of famine and that nearly the entire population is facing an imminent threat of starvation. All this has been brought about by the failure of the government in all sectors of the economy and society.

Eritrea: A Dream Deferred is undoubtedly an important contribution, and by far the most exhaustive. It is an

unnecessarily long book with a great amount of repetition. The book could have benefited greatly by cutting down Chapters Six and Seven altogether and by a drastic shortening of the third chapter. Kibreab’s eulogy of the prescriptions of the World Bank and the good that international NGOs bring with them to developing countries is rather uncritical and even embarrassing, as he fails to take into account the growing literature to the contrary.

From the perspectives of a historian, *Eritrea: A Dream Deferred* leaves a great deal to be desired. There is complete absence of a discussion of the state of research. Admittedly, the state of research is quite thin. Nonetheless, not only does Kibreab fail to spell out who did what, he misses all the relevant authors as well. Almost all the issues that he dealt with either *en passant* or as part of his own research have been dealt with by others before. Other alternative issues absent from the text and the bibliography include: Eritrea as a site not only of a single dream but of competing dreams or imaginations (Mesfin Araya 1988; Tekeste Negash 1994); the genesis of the EPLF (Tsfatsion Medhanie 2006); the manufacturing of political consensus in the 1940s and 1950s (Tekeste Negash 1997); the various manifestations of Ethiopian presence and Ethio-Eritrean relations (Shumet Sishagne 2004); the dynamics of Tigrinya ethnicity across borders (Alemseged Abbay 1998). These omissions are certainly not due to oversight; Kibreab knows all the authors quite well. Rather, I am inclined to believe that it has to do with a deliberate disregard of the ethical aspects of research. A good research has ethical parameters and is directed towards the production of new knowledge almost always in relation to what we know or what we ought to know, in spite of the post-modernist assault on the limits and kinds of knowledge that humanities and social science research is capable of delivering,

References

- Mesfin Araia, 1988, ‘Eritrea, 1941-52: The Failure of the Emergence of the Nation-state’, PhD Thesis, City University of New York.
- Tsfatsion Medhanie, 2007, *Towards a Confederation in the Horn of Africa. Focus on Eritrea and Ethiopia*, Frankfurt am Main: IKO.
- Shumet Sishagne, 2004, *Unionists and Separatists: The Vagaries of Ethio-Eritrean Relations, 1941-1991*, Hollywood: Tsehai Publishers.
- Alemseged Abbay, 1998, *Jilted Identity, or Re-imagining Identity: The Divergent Paths of Eritrean and Tigrayan Nationalist Struggles*, Lawrenceville: Red Sea Press.
- Tekeste Negash, 1997, *Eritrea and Ethiopia: The Federal Experience*, New Brunswick: Transaction Publishers.
- Tekeste Negash, 1994, “Competing Imaginations of the Nation: The Eritrean Nationalist Movements, 1953-81”, in Tekeste Negash and Lars Rudbeck, eds., *Dimensions of Development with Emphasis on Africa*. Uppsala: Nordic Africa Institute & Forum for Development Studies.



What is the connection between economic globalization and internationalization of higher education? How does the connection influence the manner in which scholars articulate internationalization of higher education in and for developing countries? The nature and character of higher education in Africa today manifests its historical linkages to Africa's colonial past. In the 1960s and 1970s, the language of 'Development and Modernization' defined the linkages as necessary. Implied here was the public role that higher education institutions in Africa were supposed to play in the development of the new nations through various forms of assistance from the former colonial powers. The international dimension of higher education in Africa is therefore not as new as the tone of some of the literature may misleadingly imply. However, globalization has heralded a new phase in these relationships. In the 1980s, a sense of despair dominated the discourse on higher education, especially its public dimensions. By the mid-1990s, private higher education had come of age. In particular, donors lobbied for national policies to promote private higher education as the saviour to address the increasing social demand for higher education in the continent. Empirical evidence rarely informed these assertions.

The emergence of 'internationalization of higher education' therefore presents a continuation of debates on the relationship between higher education in Africa and its connections to higher education in the industrial north. Underneath these debates are issues related to the direction and growth of higher education in the continent. The pessimists question the difference between the historical linkages and the ones that internationalization promises to bring to higher education in Africa. Central to the pessimists' questioning are doubts of the capacity of internationalization to engender the development of an African higher education system, representing the values and aspirations of African people. They question the possibilities of higher education in Africa having a reciprocal engagement with higher education institutions from the developed countries. The optimists point to internationalization and the possibilities it offers for 'brain gain' to developing countries, accruing from greater student mobility. The book under review reflects on these two positions.

The book is divided into three sections of nineteen chapters. The first section addresses conceptual and contextual issues to internationalization of higher education in Africa. The authors forward and analyze the parameters for defining internationalization as it applies to higher education in Africa. As implied in the introduction, one issue that needs unpacking is the difference in perspective between the 'international dimension of higher education in Africa' and the 'internationalization of higher education in Africa'. This conceptual problematique is taken up by Knight in the first chapter, where the complexities and realities facing internationalization of higher education are addressed by unpacking the conceptual definitions of globalization and internationalization. The author conceptualizes internationalization to the extent that it is changing higher education globally while globalization defines the character of internationalization. Emerging global forces such as ICT drive internationalization, globalization-led massification, privatization, corporatization and commercialization of higher education.

To this extent, internationalization has the same economic implications as globalization. Moreover, if globalization is a new form of imperialism, then higher education internationalization is part of this

African Higher Education in the Context of Internationalization: Altruistic Partnerships or Global Academic Pillage

Oanda Ogachi

Higher Education in Africa: The International Dimension

by Damtew Teferra and Jane Knight, eds.

Centre for Higher Education, Boston College and Association of African Universities, 2008, 584 pages, ISBN 978-99-8858-940-9

process. The author attempts to distinguish globalization and internationalization in the sense that education is one of the sectors that is impacted by globalization; but since internationalization is conceptualized as a process of integrating an intercultural, international and global dimension into the purpose and functions of education, the question of Africa's contribution to this process remains a nagging issue. What is important is the recognition that globalization and internationalization are not new or neutral processes. Nor have their generic antecedents such as modernization and civilization been in the past. In terms of higher education, internationalization has had more to do with sucking the whole architecture of higher education structures of less developed countries to the designs of higher education institutions of the developed countries for commercial and cultural interests. These designs may not be different from the cultural and social rationales that justified internationalization of higher education during the age of 'modernization'.

Chapter 2 by Teferra presents the international dimension of higher education in Africa. But the question of the African higher education dimension in global higher education remains unanswered. How has African higher education or higher education in Africa exerted its influence on the international higher education arena? The author acknowledges this concern by tracing the internationalization of higher education in Africa from ancient times, when higher education flourished in Africa at such centres as Timbuktu, Ethiopia and Egypt. The second phase was the introduction of formal education during the colonial period that saw the Europeanization of higher education in Africa. The post-colonial phase has deepened dependency relationships through various networks, partnerships and funding. Hence, the present stage of 'internationalization of higher education' is not different but a continuation of this historical process. In fact, the long period of external meddling in issues of policy and funding have had the singular aim of shaping higher education institutions to fit into the internationalization paradigm. The skewed nature of the issues that the author discusses here is evidence of this trend. These issues include the nature of academic networks, the direction of student flows, and the complexities involved in brain drain and brain gain. The nature and type of knowledge flows, the illusion of quality in offshore campuses in Africa, the emergence and glorification of private higher education and its questionable quality, the role of student mobility, ICTs and GATS in fuelling internationalization all operate in a manner that pushes African higher education institutions to the periphery.

In Chapter 3, Weeks completes the conceptual discussions on internationalization by presenting a comparative overview of the national responses and

approaches. The author traces the development of internationalization of higher education in Africa from the colonial period to the era of privatization, both in their national and international contexts. The national context includes a country's socio-political and economic condition, higher education policy, financing policies, employment of foreign staff and the working of national commissions for higher education, especially in regard to accreditation and quality assurance. The presence of foreign academics in African institutions and the migration of African academics to western countries are also aspects of this context. Again, it would be interesting to show trends in this incoming and outgoing mobility of academics in terms of professional ranks, academic qualifications, areas of professional expertise, and research undertakings.

Section Two provides descriptions of experiences in the internationalization of higher education in eleven African countries: Botswana, Egypt, Ethiopia, Ghana, Kenya, Mauritius, Mozambique, Nigeria, Senegal, South Africa and Tanzania. With regard to Botswana, Molutsi and Kobedi contend that the national response to internationalization has been the development of national regulatory frameworks to ensure the quality of higher education. The Tertiary Education Council (TEC) and the Ministry of Education have spearheaded the development of the National Qualifications and Credit Framework (NQCF). Other manifestations have been the growth of private universities, student mobility and franchise arrangements. However, the growth and uptake of private universities is low due to the dominance of public provision and the comparatively small size of the higher education sector.

In Egypt, internationalization has manifested itself through the establishment of foreign-owned private universities, starting with the American University in Cairo, which was founded in 1919. A second aspect is the adoption of English as a medium of instruction in the private universities, thus broadening curricular reach and student mobility, limited over the years by the use of Arabic as the medium of instruction in educational institutions. More importantly, national politics and the standing of Egypt in the Middle East have played a bigger role in increasing the pace of higher education internationalization. The case of Egypt also shows how internationalization of higher education is used to entrench political, economic and cultural dominance. The United States has for example run special scholarships administered by USAID since 1949. This is a series of cultural and academic programmes using Egypt as an entry point to the Middle East. Comparatively, USAID gives more higher education scholarships to Egypt, a relatively rich country in Africa, than to other countries in sub-Saharan Africa.

In the case of Ethiopia, Tesfaye and Ayalew document how a typically African indigenous higher education system, an African system of knowledge production using an indigenous language of instruction and rooted in the Ethiopian Orthodox Church and the Islamic Mosque, has blended with and evolved alongside western influence to define the character and content of internationalization. Consequently, in Ethiopia, economic and political considerations have defined the nature and character of internationalization in higher education, limiting the impact this may have on eroding the indigenous character of its socio-economic and academic orientations. Besides, the fact that the country is the headquarters of the African Union and the Economic Commission for Africa has tended to attract a number of regional and international academic and regional institutions that have given internationalization of higher education in Ethiopia a regional orientation. The Higher Education Relevance and Quality Agency (HERQA) and the Higher Education Strategy Centre (HESC) provide oversight in terms of accreditation and quality assurance. With respect to Ghana, Paul Effah and Senadza argue that the government initiates and directs the process of internationalization through the ministries of finance, education and foreign affairs.

In Kenya, government-initiated reforms have constituted the major drive for internationalization in the country, in terms of the growth of private higher education institutions, programmes and liberalization of the higher education sector to accommodate greater participation by international providers. Consequently, internationalization of higher education in Kenya can be assessed at the institutional level, through the commitments to embrace internationalization as a feature of enhancing institutional status, increased partnerships with foreign countries and institutions for research and programme financing, increased growth in the number of foreign-owned or linked private universities and franchises. To this extent, the number of institutions and programmes offering teaching-only components, with curricula of vocational nature, compared to the establishment of research programmes, dominate the internationalization trend. The second dominant aspect is the increased outbound mobility of Kenyan students who seek higher education outside. Lastly, there is the emerging trend of inclusion of foreign curriculum content in local universities, thus bringing up the question of whether internationalization could have any convergence with relevance. For example, Kenyan public universities have embraced the establishment of Confucius Institutes with Chinese assistance. However, establishing programmes teaching African languages do not feature much in the institutions' strategic plans.

In Mauritius, internationalization started as a cultural project in the 1970s, with the establishment of the Mahatma Gandhi Institute to spearhead academic and cultural exchanges in Asia. However, the challenges of globalization have forced Mauritius to adopt an economic rationale of creating higher education institutions – public, private and foreign – to foster economic and social development. Intensification of regional initiatives in higher education has marked internationalization in Mauritius. Nevertheless, there is no differentiation in private higher education institutions, with thirty-three of them offering/operating programmes for other foreign institutions under franchise agreements. In Mozambique, internationalization has led to the growth of the higher education sector. At independence in 1975, Mozambique had only one

university, the University of Lourenço Marques (renamed Eduardo Mondlane University after independence). By 2005, the number of higher education institutions had grown to sixteen. Three issues have characterized the internationalization of higher education in Mozambique. First has been the information access, especially of scientific journals, through both library collections and the internet, although internet connectivity is low. The second dimension has been in the area of recruitment of foreign staff. Lastly, there has been an outflow of students and staff abroad in search of better opportunities. There is also the phenomenon, as in other African countries, of establishing satellite campuses of foreign universities, often to fortify post-colonial relations. Religious-affiliated universities also operate for purposes of expanding and consolidating their host religions in Mozambique.

Nigeria, with the largest population in Africa, has the largest HE system in sub-Saharan Africa, consisting of 308 institutions of varied categories. Three agencies regulate the sector: the National Universities Commission, the National Board for Technical Education and the National Commission for Colleges of Education. However, unlike in other African countries where private universities have grown fast, the size of the private university sector is smaller, compared to the public sector. Accreditation for the establishment of private universities picked seriously from 1999 when the Federal Government vested the power to receive and approve applications for the establishment of private universities in the National University Commission (NUC). But still, Federal Government in Nigeria restricts and regulates the capacity of the institutions to generate revenues from tuition fees, with federal universities being tuition free (p342). Such regulations seem to scuttle the rate of growth of private universities. Munzali and Obaje document these trends in Chapter 11.

Nigerian authorities have resisted attempts to privatize public universities and allow them to charge market tuition fees, as has happened in other African countries. The authors argue that this situation has prevailed owing to the failure of the authorities to appreciate the fact that internationalization can help improve the Nigerian higher education sector. One obvious manifestation of internationalization is the practice of hiring expatriate teaching staff above the rank of senior lecturer under the Nigerian Expatriate Supplementation Scheme (NESS), continuation of a similar scheme operated by the British government in the 1960s and 1970s, as the British Expatriate Supplementation Scheme (BESS). There are also various programmes to enhance faculty and student mobility. Nigeria has also limited the degree of internationalization by the desire of the institutions to remain relevant while accepting certain aspects of internationalization that they deem to be beneficial. For example, universities have increasingly localized curricula in the search for relevance since the 1970s. The Nigerian case however raises two interesting scenarios as regards internationalization and the need to advance an African agenda in higher education. The first has to do with the scheme of attracting foreign expatriate staff while highly qualified staff from Nigeria work outside the country. A related issue has to do with the operation of NESS. The annual supplementation given to expatriate staff from USA and Europe is more than twice that given to expatriate staff from African countries. Technically, this implies that expatriate staff from outside Africa is valued higher than staff from other African countries.

Mbaye, writing on Senegal, argues that the historical position of the country as the focal point of French colonialism in West

Africa has influenced the character of internationalization. Coupled with this is Dakar's long history of academic and scholarly enterprise associated with scholars like Cheikh Anta Diop and Léopold Sédar Senghor. In the context of French West and Central Africa, the political instability in these countries made Dakar the favourite destination for those in search of higher education opportunities. The students from French-speaking West and Central African countries account for almost all the students categorized as foreign, and hence counted as international students in Dakar. This scenario, which also applies to other sub-Saharan African countries, of regional students being categorized as foreign at a time when regional blocs are pursuing policies that give such students national status in higher education, is intriguing. Besides, the need to conform to 'international' higher education standards has forced Senegal to reform its higher education system to be in harmony with Anglo-Saxon practices. However, this has meant that some initiatives in higher education that have stood the test of internal validity have been scrapped.

The chapter on South Africa, by Jansen, McClellan and Greene, documents how the continued effects of apartheid define the character of higher education internationalization. The majority of institutions based in the rural areas remain under-resourced. What is critically important to higher education in post-apartheid South Africa is the fact that higher education reform went hand in hand with the setting up of institutions to respond to the issues thrown up by the reform process. This is different from the emergency-like responses that have dominated other cases in the book. Reform began with the publication of white papers and the First National Plan for Higher Education. These policies were followed by the formation and strengthening of institutions to oversee reforms in the sector. Notable in this respect have been the Council for Higher Education (CHE) and the introduction of a National Qualification Framework (NQF) to standardize university qualifications. What has been uniquely important in higher education reform in South Africa is the embedding of internationalization into the reform process and the quest to develop an African response and contribution to the internationalization process. South African higher education institutions remain the only ones more attractive to foreign students on a large scale than any other country in Africa. However, as the authors acknowledge, student mobility meets resistance from the country's black majority, who are still not having adequate access to institutions and marketable academic programmes, aside from the issue of underfunding.

Johnson Ishengoma, in presenting the Tanzanian case, argues that the country has embraced internationalization for purposes of addressing gaps in science and technology. Policy documents articulating and guiding this process include: the 1995 Education and Training Policy; Tanzania's Development Vision 2025 and the National Higher Education Policy of 1999, which emphasizes the need for curricular reorientation towards science and technology and increased student exchange and mobility. Besides student mobility and faculty exchanges, internationalization of higher education in Tanzania finds greater expression in the area of partnerships, especially in medical research and other science and technology areas.

The last section consists of five chapters on broad issues emerging from the case studies. In chapter 15, Juma Shabani focuses on the role of regional actors in accelerating higher education internationalization in Africa. The thrust of

Shabani's arguments centres on the likely marginalization of higher education in Africa by the internationalization processes. This is due to the various infrastructural challenges that the sector is facing. The author identifies five areas in which African countries have to build their strengths in order to benefit from internationalization. These are: building core institutional capacity, improving access to ICT facilities and open resources, strengthening research capacity, improving quality assurance and accreditation mechanisms, and promoting academic mobility. The problem with these prescriptions is that, aside from South Africa and maybe Egypt, the countries of Africa are not able to develop a homegrown response.

Chapter 16 delves into examining trends, conceptualizations and challenges associated with student mobility in and out of Africa. Besides documenting the number of outbound African students, the authors address challenges related to capturing data for inbound students and defining international students, given the establishment of foreign-owned and operated campuses in Africa. More troublesome is how to classify mobile students within African countries as foreign, given the policy shifts towards giving national status to students within regional economic blocs. In Chapter 17, Sehoole offers a comparative analysis of internationalization trends and challenges in Africa. What is important here is the recognition that internationalization as presented is a continuation of an old relationship in higher education between Africa and the West. The other important assertion is that the degree of a country's integration into the global system determines how that country's higher education system benefits from internationalization. Hence, given the peripheral status that African countries occupy in the global system, one can conclude that their higher education systems are unlikely to benefit from internationalization. Internationalization therefore presents itself as a double-edged sword for higher education institutions in Africa. On the one hand, internationalization is an inevitable process and African higher education institutions are advised to embrace the process. On the other hand, there is the danger that the process erodes the capacity of weaker higher education institutions to remain nationally relevant, forcing them to cede their public social roles to foreign providers. This will be a return to the scenario of the 1960s and 1970s. Then, African countries relied on universities in the former colonial countries for higher education and workforce training. The difference now will be that most of these universities are based in Africa.

Chapters 18 and 19 are concluding remarks, often reinforcing observations already discussed. In chapter 18, Knight discusses how African countries and higher education institutions are responding to internationalization, compared to other parts of the world. Based on an empirical study, the chapter reports on African institutions' prioritization of various aspects of internationalization compared to other regions. The last chapter by Damtew recaps the various challenges that marginalize African higher education in the face of internationalization.

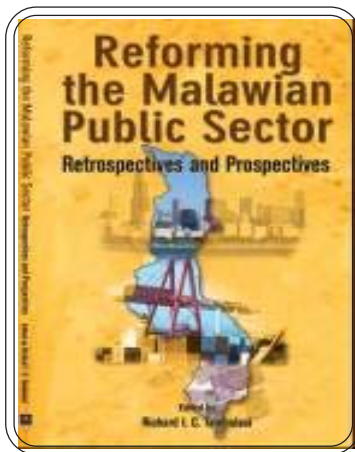
This book is timely, both in terms of production and in terms of content. Its value lies not in its description of the process of internationalization of higher education, but in its capacity to draw attention of those engaged in higher education in Africa to the likely implications of internationalization. In so doing, the authors consistently point out the potentials and perils that confront African higher education in the era of

internationalization. The other important aspect of the work lies in the issues mentioned but left undeveloped in terms of their implications to African higher education. I will briefly point out these issues. First is the whole issue of conceptualization and intersection of the twin processes of internationalization and globalization. The connection between the two is dealt with in the work but not the implications. It is now widely acknowledged that liberalization-led globalization has been largely destructive to the economies of developing countries. The 'Davos' demonstrations that have been witnessed every other year attest to the resistance that globalization is facing from marginalized populations and countries. Are we likely to witness the 'Davos' scenarios as resistance to internationalization of higher education? There are indications in the book that such a scenario is likely, although its scale is not predictable. This includes cases of African students facing violent threats in Europe, and the resistance from some African countries, such as in South Africa and Egypt, to students from neighbouring African countries accessing their higher education institutions.

Mobility and direction of knowledge and the inequalities that accompany the process is another issue. However, accompanying physical student mobility is the movement of knowledge with varied economic premiums. Movement of knowledge takes place in the type and level of knowledge that students from different nationalities can access in other countries, the types of academic programmes on offer through franchise arrangements, and even the size and quality of institutions relocated to developing countries. In most of sub-Saharan Africa, most of the offshore programmes are in the area of business education and other related vocational courses. There has also been a trend towards setting language laboratories in African universities, especially by China and Japan. This continues to give prominence and economic premium to foreign languages in African universities, while marginalizing African languages. There is a sense, therefore, in which internationalization of higher education continues to perpetuate past inequalities in terms of knowledge mobility and utility and create new horizons of exclusion in terms of access to certain academic programmes that have high economic premium in the era of the knowledge economy.

The other issue relates to quality assurance and accreditation mechanisms. All the case studies in the book have illustrated how countries are trying to come up with new quality assurance frameworks to safeguard national interests. Two issues come to the fore. The first is the degree to which new quality assurance frameworks germane to the internationalization regimes cohere with the relevance of higher education as a national project. The second is the divergence in developing institutional level quality assurance processes to reflect the spirit of internationalization and the on-education areas and quality frameworks in Africa. It seems to me that the former process will inevitably collide with the latter, since one looks to an amorphous international higher education while the other tries to develop homegrown responses to internationalization. Coupled with this is the threat that resurgent regional higher education blocs in Africa face from established ones like those in the European Union. These are all issues of concern if internationalization has to be a beneficial and not a destructive process to African higher education.





ISBN2-86978-314-0

Reforming the Malawian Public Sector
Retrospectives and Prospectives

Edited by Richard I.C. Tambulasi.
Dakar, CODESRIA, 2010, 110 p.

Price/Prix: Africa / Afrique 7 500 FCFA -- Outside Africa / Hors Afrique www.africanbookscollective.com

The book examines decentralization, performance contracting, and public–private partnerships as key aspects of the reforms and comes to the conclusion that at best, it can be argued that the failures have been due to poor implementation and this could be attributed to the fact that the process was led by donors who lacked the necessary institutional infrastructure. The book uses the 2005/6 fertilizer subsidy programme, which the government embarked on despite donor resistance that it went against market models, but which turned out to be overwhelmingly successful to demonstrate the state’s developmental ability and potential.

Afrique
Réaffirmation de notre engagement

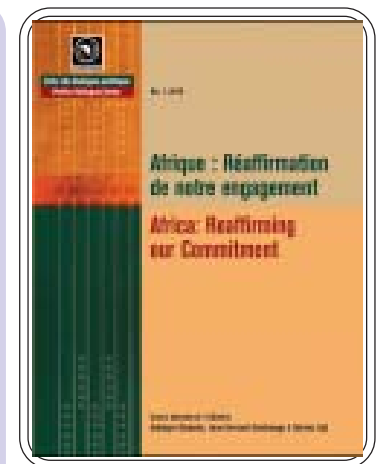
Sous la direction / Edited by
Adebaoyo Olukoshi, Jean Bernard Ouédraogo & Ebrima Sall
Dakar, CODESRIA, 2010, 96 pp

Price/Prix: Africa / Afrique 3500 FCFA -- Outside Africa / Hors Afrique www.africanbookscollective.com

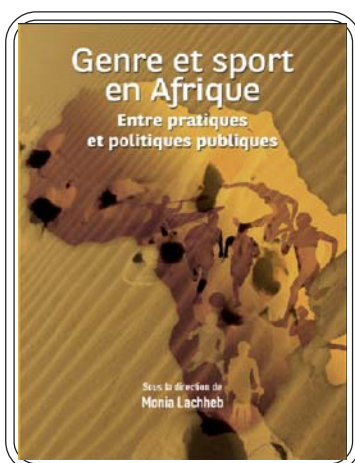
Afrique : Réaffirmation de notre engagement examine les fondations économiques de nos États et la question de la dignité des africains en tant qu’êtres humains. L’objectif de ce livre n’est pas de se lamenter ou de montrer du doigt ceux qui sont à la base des maux de l’Afrique, mais plutôt de réfléchir sur les moyens et de proposer des stratégies qui ont pour but de nous libérer de la pauvreté et de l’oppression, et encore plus important, d’identifier les moyens d’accélérer le développement de l’Afrique. Cette édition propose les voies et moyens qui permettront à nos gouvernements d’être réellement au service des africains.

Africa: Reaffirming our Commitment examines the economic foundations of our states and the question of the dignity of Africans as human beings. The objective of this book is not to lament or finger-point those who caused Africa’s ills, but rather to think of means and propose strategies that can be used to free ourselves from poverty and oppression, and most importantly, identify the main drivers that could accelerate Africa’s development. This publication proffers ways by which our economy and our governments can be put at the service of all Africans.

Africa
Reaffirming our Commitment



ISBN : 978-2-86978-250-1



ISBN 2-86978-320-1

Genre et sport en Afrique
Entre pratiques et politiques publiques

Sous la direction de Monia Lachheb
CODESRIA, Dakar, 2010, 104 pp

Price/Prix: Africa / Afrique 5 000 FCFA -- Outside Africa / Hors Afrique www.africanbookscollective.com

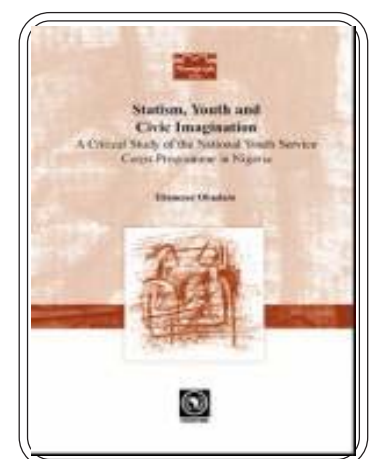
Cet ouvrage regroupe des contributions d’auteurs s’inscrivant dans différents champs disciplinaires et portant des regards divers sur la question du genre dans le sport en Afrique. Au-delà d’une simple pratique de loisir ou de compétition, le sport se présente, en effet, comme un analyseur pertinent des phénomènes de société, notamment lorsqu’il met en évidence ses tendances dominantes et ses contradictions multiples. Les contributions participent ainsi au débat actuel sur les apports d’une approche genre pour impulser le développement dans les sociétés contemporaines. Elles permettent de rendre compte des conditions de production et de reproduction des stéréotypes de sexe et des différences entre les hommes et les femmes dans un espace social particulier, l’espace sportif, traditionnellement considéré comme un bastion de la masculinité.

Statism, Youth and Civic Imagination
A Critical Study of the National Youth Service Corps Programme in Nigeria

Ebenezer Obadare
CODESRIA, Dakar 2010, 74 pp

Price/Prix: Africa / Afrique 5 000 FCFA -- Outside Africa / Hors Afrique www.africanbookscollective.com

This study explores the service–citizenship nexus in Nigeria, using the National Youth Service Corps (NYSC) programme as an empirical backdrop. It attempts to understand the relationship between civic service and citizenship on the one hand, and it examines the question as to whether youth service promotes a sense of citizenship and patriotism on the other. In the relevant studies on service and sociology, the assumption that service is antecedent to, and impacts positively on citizenship, is taken for granted. The study articulates allegiance to national ideals as an essential foundation for creating and nurturing citizenship.



ISBN 2-86978-303-4

The historical and contemporary experiences of the Ndebele people have generally been marginalized in academic and public discourses about Zimbabwe. Their history has also been a subject of great controversy, exaggerations and distortions, repeated by both the Ndebele people themselves and outsiders. Building on these distorted historical memories and myths, the Ndebele people have been invariably represented as ‘heroic warriors’, ‘noble savages’ or ‘bloodthirsty savages’ in the historical and popular accounts that abound.

The work under review is one of the few texts that seek not only to redress the imbalance in Zimbabwean historiography by providing a comprehensive account of Ndebele people’s pre-colonial and early colonial experiences, but also to address some of the distortions about Ndebele people’s history and traditions as well as their contemporary culture and politics through a detailed and nuanced discussion of their past.¹ It takes a broad revisionist approach, picking on a number of grey areas in previous historical accounts about Ndebele people’s experiences and explaining them through detailed analysis.

Ndlovu-Gatsheni’s study focuses on the period from the early nineteenth century, when the Ndebele State was founded, to the early twentieth century, when colonial rule was imposed on the Ndebele people. It discusses in detail the pertinent issues of state formation, nation-building and governance in the pre-colonial Ndebele State. The book also looks at debates about Ndebele people’s hegemonic influences on the Zimbabwean plateau, specifically focusing on the dynamics of power within the Ndebele State and its environment. It analyses how the Ndebele people’s traditional system of governance worked, focusing on how power was constructed within the Ndebele State and how it was institutionalized and managed across the broad spectrum of different ethnic and linguistic groups making up the Ndebele State. It argues that, contrary to popular projections of the Ndebele State as a hegemonic and imperial state relying on military force and violence to survive economically and politically,² the Ndebele State was a dynamic state with fluid politics and economics characterized by both coercion and persuasion. It was also a highly adaptive state whose politics changed over time. For instance, while the earlier period of imposition of Khumalo and *ebaZansi* (those from the South/Nguniland) hegemony over the heterogeneous communities on the South African Highveld and Zimbabwean plateau incorporated into the emerging Ndebele State was achieved mainly through force, peaceful and ideological ways of winning support, such as marriages, were relied on to maintain the power of the ruling class in the later phases of the matured and stabilized state.

Another important theme that this book deals with is that of the heterogeneity of the Ndebele State, hence the reference to it as a nation rather than tribe. Ndlovu-Gatsheni argues that while power within the Ndebele State was constructed around the Khumalo clan and other groups from Nguniland (*ebaZansi*), the Ndebele State was a heterogeneous collection of communities and groups with different backgrounds, cultures and languages whose collective cultural and linguistic input all went into the making of modern Ndebele identity. Utilizing the concept of

hybridity, he demonstrates how Ndebele identity emerged as a hybrid identity benefitting from the input of all communities within the political influence of the Ndebele State.³ The issue of Ndebele identity has continued to be controversial in contemporary Zimbabwe, with debate centering on who the ‘authentic Ndebeles’ were within the broad collection of people referred to as the Ndebele today.⁴ Ndlovu-Gatsheni’s book, approaching the issue from a social constructionist view, undoubtedly contributes towards enhancing our understanding of the main issues to be considered in this debate.

This book significantly engages key ideological and strategic issues influencing politics within the Ndebele State and other pre-colonial Southern African states within their contextual framework. It also highlights and interrogates many of the ambiguities and contradictions in the politics of the Ndebele State, and other pre-colonial African states, not sufficiently dealt with in earlier studies. These ambiguous and contradictory tendencies and practices, which coexisted uneasily within Ndebele society, include the cultures of resistance and domination, oppression and tolerance, coercion and consent, democracy and despotism, justice and exploitation, and rights and privileges.

Most importantly, this book is one of the few texts that interrogate issues of representation and memory about the Ndebele people, specifically dealing with the various colonial and postcolonial factors shaping the reproduction of specific memories and myths about the Ndebele within both Ndebele communities and outsiders. Through its nuanced discussion, the book demonstrates how the ‘Ndebele warrior tradition’, which has continued to dominate both historical and contemporary imaginations of the Ndebele, was built. As this study eloquently argues, the Ndebele people’s warrior tradition was built mainly through distortions and exaggerations of history as well as discourses and representations in the day-to-day encounters of Zimbabwean groups during both the colonial and postcolonial periods. For the Rhodesian colonial state, for instance, the Ndebele, with their powerful army and history of migration from Zululand, fitted the colonial image of the noble savage built through Europeans’ encounters with other African groups with strong armies like the Zulu, the Ngoni and the Maasai.

They, therefore, promoted the image of the Ndebele as noble savages. Through detailed discussion, this book demonstrates how the Ndebele themselves later played up to some of the colonial stereotypes,

especially the warrior tradition, as they sought to leverage for group space within an environment of competition with the numerically dominant Shona communities. At the same time, their Shona counterparts contributed to the image of the Ndebele as a militaristic and aggressive group by projecting themselves, in both colonial and postcolonial periods, as victims of Ndebele imperialist aggression throughout history.

The result of all these internal and external discourses about Ndebele politics and traditions, as the book ably demonstrates, has not only been an exaggeration of Ndebele military prowess but also a distortion of their traditional systems of governance and general way of life.

This book’s richness lies in its ability to combine theory and empirical data to build a powerfully convincing argument. Its utilization of historical sources is ample. It makes sense of a number of distortions and grey areas in Ndebele history by engaging in critical analysis, using post-colonial theories of discourses. Utilizing theories of state formation and nation-building, Ndlovu-Gatsheni also manages to explain how a small group of Mfecane refugees from Nguniland (the Khumalos and other Ngunis) managed to extend their power among a large number of people across the Zimbabwe plateau. The book’s appeal is not confined to readers of Zimbabwean politics and history. It has a wider African significance because it deals with the broader issues of pre-colonial African systems of governance.

Notes

- 1 Zimbabwe’s historical writings have focused on the experiences of the majority Shona and the economically dominant whites, at the expense of the various minority groups such as the Ndebele, Shangani, Kalanga Coloured, Asians, Venda, Chewa, Tonga and Namibia.
- 2 Many of the earlier written and oral texts on the Ndebele state emphasize violence as the only means through which the state maintained its power and authority over both its subjects and surrounding independent communities. See Rasmussen (1978); Lye (1969); Wallis (1945); Summers and Pagden (1970). The only notable earlier writings which tried to explain and contextualize the role and place of the military in the Ndebele state’s political economy are: Beach (1986), Bhebe (1973) and Cobbing (1974 & 1976).
- 3 For a more detailed discussion of hybridity in identity formation, see H. Bhabha, *The Location of Culture* (London: Routledge, 1994); S. Hall, ‘Cultural identity and Diaspora’, in P. Williams and L. Chrisman, eds., *Colonial Discourse and Postcolonial Theory: A Reader* (Hemel Hempstead: Harvester-Wheatsheaf, 1993).
- 4 The debate about ‘Ndebeleness’ has centred on whether Ndebele identity has to be defined through language and culture or historical and geographic background. Adopting a primordial approach, some have argued that only those with historical connections to Nguniland are the ‘authentic Ndebeles’. Those taking a social constructionist approach, on the other hand, have argued that since Ndebele identity only evolved during the formation of the Ndebele state by the Khumalo clan and others from Nguniland, Ndebele identity includes all those groups who were incorporated into the pre-colonial Ndebele state and their descendants. The cosmopolitans in this debate have, in addition, argued that Ndebele identity includes even those Shona-speaking groups and other colonial migrants who have adopted Ndebele language and culture and have been socialized into Ndebele traditions and culture through their residence in Matebeleland since the beginning of the colonial period – a view contested by the puritans who maintain that groups that cannot trace their historic origins to Nguniland cannot be considered ‘authentic Ndebele’.

References

Beach, D.N., 1986, *War and Politics in Zimbabwe, 1840-1900*, Gweru: Mambo Press.

Bhebe, N., 1973, ‘Some Aspects of the Ndebele Relations with the Shona’, *Rhodesian History*, vol. iv.

Cobbing, J.R.D., 1976, ‘The Ndebele under the Khumalos’, Ph.D. thesis, University of Lancaster.

Cobbing, J.R.D., 1974, ‘The Evolution of Ndebele Amabutho’, *Journal of African History*, vol. xv, no.4.

Lye, W.L., 1969, ‘The Ndebele Kingdom South of the Limpopo River’, *Journal of African History*, Vol. xi, pp.87-104.

Ranger, T.O., 1985, *The Invention of Tribalism in Zimbabwe*, Gweru: Mambo Press.

Rasmussen, R.K., 1978, *Migrant Kingdom: Mzilikazi’s Ndebele in South Africa*, London: Rex Collings.

Summers, R. and Pagden, C.W., 1970, *The Warriors*, Cape Town: Books of Africa.

Wallis, J.P.R., 1945, *The Matabele Journals of Robert Moffat, 1829-1860*: 2 Volumes (Chatto and Windies).



Introduction

The books under review raise interesting issues germane to contemporary debates about tradition, modernity and ways of knowing. The questions thus raised include: do categories of tradition and modernity exist in the day-to-day lives of people? If so, how can tradition be distinguished from modernity? Do people draw distinctions about what is traditional and what is modern in their day-to-day lives? To what extent do people think and live in binaries? To what extent are people shaped by education, the physical environment, age, race, gender and experience? How do people draw daily on their traditions and modernities to live their lives and interact with others? And with what outcomes? The three books by Francis Nyamnjoh offer, through the issues they articulate and the characters they develop, intriguing insights into these questions on the complex entanglements of ways of knowing inspired by the interplay between traditions and modernities in an African setting. Francis Nyamnjoh shows that knowledge is not by any means a neutral realm.

Ways of Knowing

In *Souls Forgotten*, the scientists and journalists who went to Abehema to research on the Abehema disaster engaged in contests (advancing their own explanations) with the knowledge or what is called ‘belief’ about the disaster by the local Abehema people who believed the disaster to be a supernatural punishment. What is interesting is that the diviner-healers in Abehema were able to foretell the disaster and the scientists and journalists came to Abehema to explain the disaster *ex post facto*. The scientists could not agree among themselves about the causes of the disaster and their explanations were said to go nowhere beyond speculation because they were partial. What is striking in the books is the fact that, on the one hand, to get knowledge about the disaster and about love, sex and power in Mimboland, the foreign scientists, the journalists and Lilly Loveless all had to fly to Mimbo; on the other hand, to get knowledge about the land of the dead and about the disaster in Abehema, one might say, the diviner healers had to fly to the land of the dead (which is where one diviner-healer met with the dead chief of Abehema as narrated in *Souls Forgotten*).

Whereas some people needed aeroplanes to fly, the healers did not need any technology (at least in the so-called modern sense) to do so. Whereas Lilly Loveless and the scientists who visited Abehema after the disaster could interact or network with other human beings and ‘nature’, the diviner-healers interacted with both humans and the spirits as well as with so-called ‘nature’. If the amount of knowledge and power one has depends on the number of networks one is able to mobilize, one would consider expanding networks rather than truncating them. To network with others, academics at the University of Mimboland had to drive or fly to attend conferences; likewise, to network with the spirits, the diviner-healers had to fly to the land of the dead. Similarly, networks with other humans could be induced through dreams. In Nyamnjoh’s works, dreams are viewed and experienced as communicating reality, oftentimes forewarning disasters as in the Abehema disaster.

The difference between, on the one hand, communicating through dreams, through diviner-healers who flew to the land of the dead in Abehema and, on the other, relying on scientists, journalists and Lilly Loveless, all of whom flew to Mimboland after the Abehema disaster; and in the case of Lilly Loveless, to research on

Tradition, Modernity and Ways of Knowing

Artwell Nhemachena

The Disillusioned African (1995/2007, ISBN: 978-9956-558-02-5)
Souls Forgotten (2008, ISBN: 978-9956558124)
Married But Available (2009, ISBN: 978-9956558278)

by Francis Nyamnjoh

all books published by Langaa RPCIG, Bamenda, Cameroon

love, sex and power in Mimboland, is that where networks through dreams and through diviner-healers were used, the networks were not visible to the eye of ordinary humans; but where scientists and journalists and Lilly Loveless flew to Mimboland, they were seen flying. Lilly Loveless was seen off by her mother at the airport; when she returned to Muzunguland after her fieldwork, she was met by her boyfriend. In other words, the plane in which she flew had other humans who could witness her flight but the flights by diviner-healers had no human witnesses and no one saw them take off or land. What was apparent was the knowledge which they brought from the spiritual world which accurately foretold the Abehema disaster. The knowledge about the Abehema disaster that was based on divinations was considered by the scientists and by the journalists to be superstitious and incorrect, supposedly because the scientists could not verify the claims by the diviner-healers and because the connections between spirits and the Abehema lake disaster were not empirical and visible to the scientists and to the journalists. In other words, the causal connections could not be identified by the scientist.

Francis Nyamnjoh’s work prods one to ask why modernity and *a fortiori* science does not dismiss other invisible networks or things such as love and power which Lilly Loveless was studying. Why is it that modern science does not dismiss invisible connections between people through cyberspace or connections through the internet, cell phones, and electronic media, which are considered as technology in modern societies? Arguably, what is visible are the gadgets and not the connection itself. If, as in Abehema, invisible spirits (see also Krog et al 2009) are thought to populate the land and to network with humans or to network humans, what premises can be relied upon to refute the claim (if one was to make it) that both the modern and the traditional rely on invisible spirits to effect communication? What then will be the reason for calling one form of communication irrational, illogical or superstitious and the other scientific if both the moderns and the traditional rely on invisible spirits (whatever different names they may be given: spirits, electrons, electro-magnetic forces or waves) to communicate and to conduct their business? Are the labels not merely indications of battles for hegemony rather than of difference? Is science itself not a belief system that at times mobilizes the invisible in the same way as diviner-healers and witches mobilize invisible forces?

Consider, for example, what is called cyberspace and free market forces in modern parlance in the light of Francis Nyamnjoh’s books, in which invisible spirits are considered to populate the land. Are the cyberspaces not populated by invisible beings as well? In other words, are the cyberspaces empty spaces and are the free market forces not spiritual forces to which

neo-liberalism chooses to cede the operations of the market? The books beckon one to rethink the tenability of the binaries of tradition and modernity, of nature and culture, belief and knowledge in the sense (as Bruno Latour 1993 argues) that the binaries are figments of the imaginations of the Enlightenment science, which was preoccupied with what it termed rationality, logic, objectivity, empiricism. In the process, the scientists arrogated to themselves the roles of judges over other humans, cultures and nature.

The debates about modernity and tradition have been raging since the Enlightenment in Europe, with conservative thinkers pointing out the necessity of what were called traditional ways of life, including the community and its values of communitarianism rather than individualism; they argued for the divine right of kings to rule. On the other hand, advocates of the Enlightenment made a case for what has come to be called progress, associated with modernity, rationality, logic, empiricism, freedom, including freedom from the tyranny of monarchical authority, human rights, including equality and liberty. Thus, tradition was associated with conservatism – with the unwillingness to change, stagnation, superstition, irrationality and authoritarianism – while modernity was associated with change, secularization, freedom/liberty, rationality and progress. Both notions of tradition and modernity were abstractions and generalizations about the past and the future, respectively. But the precision of these terms has come to be questioned (see Bruno Latour 2007). Drawing on Bruno Latour’s argument that even Europeans have never been modern although they thought they were modern, one can argue that the Enlightenment thinkers overstated their abilities to divorce themselves from their own traditions and the conservative thinkers overstated their fears of change because some monarchies still exist in Europe. When Charles in *The Disillusioned African* visited the Queendom (England), he discovered that the English rely on palmistry, horoscopes and taboos about passing under ladders as much as they relied on biomedical health systems.

According to Pippa Norris et al. (2004), the seminal thinkers of the 19th century, including Karl Marx, Max Weber, Auguste Comte, Emile Durkheim, Herbert Spencer and Sigmund Freud, thought that religion would wear away with modernity and the attendant industrialization. Weber for instance thought that the rationalization that accompanied bureaucratization of modern institutions would make it unnecessary to rely on the metaphysical and the spiritual. Pippa Norris et al and Ronald Inglehart et al (2000) argue that while there have been some degree of structural differentiation, rationalization and bureaucratization, democracy and secularization of institutions, there has been the emergence of a new form of spirituality and the resurgence of some religions in the ex-communist societies. According to

Pippa Norris et al, it is necessary to look at variations between the sacred and the secular across space, levels of industrialization and social class. They further opine that the existential security dimension holds that religion fades out when people think that survival is secure and can be taken for granted. Otherwise, poverty, insecurity and inequality explain the continued religiosity of some people. Their argument is that where there are better hospitals, trained health care officials, access to basic drugs and medicines, immunization and schooling, religion may fade but these conditions are not in themselves sufficient.

Ronald Inglehart et al (2000) concur with Pippa Norris et al in that they also claim that the higher the level of industrial development and welfare state, the more likely that religion and spirituality are forgotten because people take survival for granted. The underlying assumption in Pippa Norris et al and Ronald Inglehart et al is that rich people, people in areas of high industrialization and people with access to good hospitals with drugs and trained officials will not rely on religion and spirituality.

The Vice Chancellor and the Registrar of the University of Mimboland performed ritual sacrifices in spite of their high levels of education and despite the fact that they were relatively secure financially by Mimboland standards. In *The Disillusioned African*, Charles lamented the reliance on magic by African leaders who used it to retain their grip over power. The African presidents whom Charles was worried about were not poor or uneducated even by European standards; for instance, they tended to be more erudite about Europe than about Africa and they had investments in European countries. Some of them reportedly spoke European languages better than some Europeans. Other African leaders could afford to fly to Europe frequently and they established, in Africa, ‘Eton High Schools’. In spite of all this mimesis of Europe, the African leaders relied on magic to ensure their longevity in power. They used the magic as well as the repressive state apparatus, including the police, the army and the gendarmes to suppress the citizens. Charles, who had been to England, noted how much the English relied on astrology, palmists and horoscopes and taboos about passing under ladders or not; yet, in the same England he noted the multiplicity of hospitals with many trained officials.

The thesis of Pippa Norris et al and Ronald Inglehart et al about the relationship of secularization to existential security issues is equally problematic in that it assumes that there is a stage in human life when people feel secure enough to take survival for granted. The reliance on magic and rituals by the African leaders, university officials and high ranking government officials in Francis Nyamnjoh indicates that even those with power, modern education and wealth do not take survival for granted for they have to worry, among other things, about the security of their positions and how to stay long in those positions.

The risks of modernity are theorized by Anthony Giddens (1991) and Ulrich Beck (1992). For Giddens, in modernity, there are risks of nuclear weapons, very destructive wars and destruction to the environment. Modernity also sequesters the individual from kinship relations. Beck asserts that there are risks of relying on aliens for survival in modern societies. Modernity, he further argues, grants freedom to individuals to choose their partners or whether or not to have children, but in the process of making the choices the individuals run risks of disappointment

with their choices. The risks of modernity, Giddens and Beck argued, can be tamed by what they called reflexivity, that is constant revision of the self and knowledge. The thesis by Giddens and Beck is useful in that it enables one to see the whole project of modernity as creating risks and perhaps offering some security at the same time. For Giddens and Beck, in modernity, we do not only experience some existential security in the way described above but we also experience risks. Security is not a function of welfare and access to social and economic assets, but of broader concerns about nuclear armaments, wars or threats thereof which affect everyone, rich or poor. Giddens' and Beck's thesis about the risks of modernity are relevant to Francis Nyamnjoh but the thesis also fails to explain some aspects of his books.

In *Souls Forgotten*, Emmanuel's father had to perform rituals for him when he was about to leave for his university studies so that his ancestors and God would protect and guide him in his studies. He was leaving the village of his kin for the town. Indeed, Emmanuel faced risks of failing in the university and of being thrown out as a result. His journey to the town for his university studies posed the risk of him being sequestered from his kinship networks by virtue of the geographical separation from his kin. Indeed, Emmanuel stayed in the streets after he failed and was thrown out of the University because he did not have anyone to turn to when he had no income or job, until he was assisted by Patience, whom he met at an evening church service.

In *The Disillusioned African*, when Charles was in England, he was frustrated by the philosophy of 'everyone for themselves and God for us all'. The fact that even his university in England had to close down his department because it faced financial distress indicates that there cannot be existential security even in the developed societies. The professor who supervised Charles had to go and start studying in a new university when his department was closed down. In *Married But Available*, men and women were sequestered from their social relations with their partners, their children and other kin; marriages and other love relationships were insecure as evidenced in the multitude of extramarital and premarital affairs in urban Mimboland, fuelled no doubt by the love for modern assets and by the anonymity of the urban milieu where conferences were conducted (and rendezvous made) and by watching pornography on the internet. These issues indicate the validity of Giddens' and Beck's thesis about modernity being risky.

However their arguments are problematic, such as Giddens' proposition that modernity is a post-traditional society, that there are stages such as high/reflexive modernity. On the other hand, Beck's arguments that there are traditional societies, industrial societies and reflexive modernity are also problematic because implicit in Giddens and Beck's thesis is the idea that societies change in linear fashion; yet, as argued below, changes in societies are far from neat and linear. In Francis Nyamnjoh's *Souls Forgotten*, the diviner healer had power to fly to the land of the dead to find out the cause of the death of the Fulani chief Ardo Burba and, in the same way, albeit using a different mode, Lilly Loveless in *Married But Available* as well as journalists and scientists in *Souls Forgotten* flew to Mimboland to do research and find out what had happened after the Abehema disaster. To communicate with spirits and humans, people in Abehema used ritual sacrifices; but, in *Married But Available*, people also communicated using the internet – emails and pornography, cell phones, newspapers, radios and music.

Giddens' argument that globalization involves time and distance compression fails to appreciate, as is arguably portrayed in Nyamnjoh's books, that since diviner-healers in Abehema could instantaneously travel to the world of spirits and communicate with them, time and distance have always been compressed even in what are called traditional societies. From a reading of Francis Nyamnjoh's *Souls Forgotten*, one is inclined to think that, while modernity compresses distance between humans, it in some way also increases distance between some humans and spirit beings. Take, for example, secular responses by the local authorities, in the form of using the police and gendarmes to physically cordon off the areas that were affected by the Abehema disaster: one wonders whether the local authorities (using the same logic of the Abehema notables) could have thought about propitiating the spirits through rituals or conducting protective rituals for those who were still unaffected by the gaseous emissions.

Insights on how to respond to disasters of the nature of Abehema are drawn from Bruno Latour's (2004) paper on cosmopolitics, wherein he argued that the nature-culture divide needs to be bridged in the analysis of conflicts. Peace proposals do not have to include only humans, but their relations with nature, involving objects, gods, and animals which are part of the wider cosmos, beg for attention as well. In this vein, it can be argued that disasters such as the Abehema one would have required a broader assemblage of humans and nonhumans to resolve: secular and anthropocentric solutions to the disasters would in a sense produce partial remedies.

In Francis Nyamnjoh, President Longstay does not only mobilize the support of the electorate for his 'Longstay' in power, but he also mobilizes the support of spirits through magic. A Mimbolander in *Souls Forgotten* who was irked by the policeman's demands for a bribe had to mobilize the magical powers to punish the police officer by making the money with which he had bribed him turn into a hen while in his pocket. In *Married But Available*, some people who desired money in Mimboland relied on weird rituals prescribed by marabouts, including having sex with snakes. What is evident in the texts is that the people in Mimboland did not only mobilize the human capacities, but the nonhumans as well, in their day-to-day lives. What is evident in the books by Nyamnjoh is that in Mimboland, magic and beliefs have not disappeared or faded but they are simply kept out of public gaze while continuing to be used for good and for bad ends.

In *Souls Forgotten*, Francis Nyamnjoh's characters narrate stories of witchcraft, including the lightning that was sent by the Abehema Chief, Ngain, to kill someone else. By the desecration of Lake Abehema, the people in Abehema also ran the risk of supernatural punishment by the spirits in whose name the lake was considered sacred. By positing a thesis where modern societies are characterized as risky, Giddens and Beck assumed that it is possible to clearly determine the ontological boundaries of modernity. The boundaries between the traditional and the modern may be at least some times fluid and indeterminable as is seen in all the three books about Mimboland by Nyamnjoh, where people rely on the traditional as much as on the modern.

Francis Nyamnjoh paints a picture where Mimboland is not cocooned in its geography. People in Mimboland rely on the modern as well as the traditional. They rely on the books, internet, and newspapers as well as on marabouts and diviner-healers for knowledge. The notables consulted diviner-healers after the Abehema disaster; a diviner-healer was also seen in hospital after the disaster. The people of Abehema

community accepted the promises of aid from Muzunguland but they denied Muzungulanders' explanations of the Abehema disaster as having mere natural causes. Perhaps Achille Mbembe's (2001) *On the Postcolony* summarises Mimboland: Mbembe argued that Africa moves in several directions simultaneously, and in Mimboland one finds a pastiche of approaches to life – be they based on what has been called the traditional or the modern.

In *The Disillusioned African*, for example, Charles celebrates his escapade to England: that he had experienced a flight, used the One Armed Bandit and was about to study philosophy in the Queendom; but he also laments the unsuitability of European education to Africa and he criticizes African leaders for being more erudite about things European than about the villages and ethnic groups in their nations. In *The Disillusioned African*, it is also indicated that even the English embrace their astrology, palmistry, horoscopes and taboos and therefore the mixed bag of the so-called traditional and the modern is not peculiar to Africa.

The pastiches of what is called the traditional and the modern speak to the arguments about multiple modernities by Eisenstadt (2000). Eisenstadt posits that there are multiple modernities which are shaped and adjusted by the contingencies of history in each region. Eisenstadt points out that there are modernities in communist societies, in Fascist societies, in western societies and in Latin American societies, Japan, Africa. Eisenstadt further argues that what changes is the social order and not the tasks that are performed to make societies function. In *The Disillusioned African*, Charles lamented the fact that African presidents like being kings and leading kingly life; once the colonial masters gave them political power (flag independence), they felt they had gotten all they needed. In *Souls Forgotten*, the Abehema chiefs are seen as corrupt and dictatorial in the same way as President Longstay is. The chiefs hid money from

the subjects and they also killed and used witchcraft. In *Married But Available*, the order of marital and love relationships changed: people assumed homosexuality, extra and premarital affairs, sex with snakes and with madmen.

Volker Schmidt (2006) brought up the thesis that there are varieties of modernity rather than multiple modernities. Her view was that multiple modernities imply heterogeneity and there is need to ask about the degrees of difference between the multiple modernities. The multiple modernities thesis was based on differences in civilizations based on national/regional boundaries like Japan, America, Asia, and Africa; but then, within these, there are also differences/varieties. Schmidt further argues that there are variations between modernities but there is also convergence *albeit* not necessarily identity. She argued that the emergence of bureaucracy, the waning of religious beliefs, the dominance of market economies are found in almost all civilisations; hence the convergence. Schmidt's views are useful in that they point to the similarities and differences between Mimboland and Muzunguland as noticed by Charles in *The Disillusioned African*. There was a wave of democratization sweeping across Africa which testifies to the thesis on convergence. In Africa, Charles noted, there was the convergence of external and internal forces to milk Africa of her resources.

Conclusion

Francis Nyamnjoh's books present his ethnographic material in a style that is as accessible – even to non-social scientists – as it is humorous and engaging. The focus of the books on everyday life allows his work to cross disciplinary boundaries without being hamstrung by the baggage of abstruse theoretical concepts. The books can be useful in the arts, the film and media industries, studies of development, sociology, anthropology and cultural studies.

Bibliography

- Beck, U., 1992, *Risk Society: Towards a New Modernity*, London: Sage.
- Eisenstadt, S. N., 2000, 'Multiple Modernities', *Daedalus*, Winter 129, No. 1, Research Library Core.
- Fukuyama, F., Sept-Oct 2006, 'The Clash of Cultures and American Hegemony', a presentation to the American Political Science Association.
- Giddens, A., 1991, *Modernity and Self Identity: Self and Society in the Late Modern Age*, Stanford: Stanford University Press.
- Harris, M., 2007, 'Introduction: Ways of Knowing', in *Ways of Knowing New Approaches in the Anthropology of Experience and Learning*, Berghahn.
- Inglehart, R., et al, 2000, 'Modernisation, Cultural Change and the Persistence of Traditional Values', *American Sociological Review*, 65, No. 1.
- Krog, A, et al, 2009, *The Goat in There was This Goat*, Durban: University of KwaZulu Natal Press.
- Latour, B., 1993, *We Have Never Been Modern*, Cambridge: Harvard University Press.
- Latour, B., 2004, 'Whose Cosmos, Which Coosmopolitics? Comments on the Peace terms of Ulrich Beck', *Common Knowledge*, 10, No. 3.
- Latour, B., 2007, 'The Recall of Modernity', *Cultural Studies Review*, 13, No. 1.
- Mbembe, A., 2001, *On The Postcolony*, Berkeley: University of California Press.
- Nanda, M., 2003, *Prophets facing Backwards: Postmodern Critiques of Science and Hindu Nationalism in India*, New Brunswick: Rutgers University Press.
- Norris, P., et al, 2004, *Sacred and Secular: Religion and Politics Worldwide*, Cambridge: Cambridge University Press
- Nyamnjoh, F. B., 2007, *The Disillusioned African*, Bamenda: Langaa.
- Nyamnjoh, F. B., 2008, *Souls Forgotten*, Bamenda: Langaa.
- Nyamnjoh, F. B., 2009, *Married But Available*, Bamenda: Langaa.
- Schmidt, V. H., 2006, 'Multiple Modernities or Varieties of Modernity', *Current Sociology*, 54, No. 77.



Le concept de L’autre sous-développement

Dans leurs analyses et leurs études des phénomènes du sous-développement dans le Tiers-Monde, les spécialistes occidentaux et leurs partisans en sciences sociales ailleurs sont souvent portés à mettre l’accent sur les dimensions socio-économiques du sous-développement.

Depuis la seconde Guerre mondiale, les sciences sociales occidentales ont accumulé un important corpus intellectuel sur le sous-développement dont les théories, les hypothèses, les concepts sont principalement diffusés à travers des livres, des revues académiques et des rapports de recherche. Pourtant, nous n’y trouvons presque aucune référence aux autres aspects de ce même sous-développement dans les pays du Sud. C’est ce qui a suscité notre intérêt pour ce que nous avons appelé L’autre sous-développement [LASD] (Dhaouadi 2002). Ce dernier est conçu en tant qu’un sous-développement psychoculturel. D’une part, certaines manifestations psychologiques de LASD pourraient être résumées dans le désir des citoyens des pays en développement d’imiter l’Occident, et dans la présence du syndrome de complexe d’infériorité face à celui-ci. D’autre part, les signes linguistico-culturels de LASD se voient dans le fréquent usage des langues occidentales (l’anglais et le français en particulier), la dépendance considérable des sociétés du Tiers-Monde vis-à-vis de la science ainsi que la connaissance modernes du Monde occidental et la grande diffusion des valeurs culturelles occidentales dans ces sociétés. D’où LASD est le résultat de la domination occidentale et impériale contemporaine sur les pays asiatiques, africains et latino-américains. Il s’agit d’un sous-développement qui découle d’un déséquilibre de rapports de forces entre les parties en question.

Ce long silence académique et intellectuel de la part des sciences sociales occidentales, vis-à-vis l’étude de LASD nous a motivé à en explorer sa nature, ses dimensions et ses implications diverses (Dhaouadi 1996, 2002). Nous faisons ressortir ici quatre thèmes majeurs qui devraient enrichir notre compréhension non seulement de LASD mais aussi du sous-développement en général dans les pays du Sud : (1) Le sous-développement et LASD sont conçus comme des ensembles/ des systèmes. (2) Nous avons donné une définition empirique à LASD. (3) L’étude de LASD devrait promouvoir le processus de l’indigénisation des sciences sociales dans les pays du Sud. (4) LASD est vu comme un instrument qui a contribué au développement du syndrome de Fausse Conscience parmi plusieurs groupes des pays en voie de développement.

Le développement de LASD en Tunisie

Le penseur Gunder Frank a consacré ses études au sous-développement économique en Amérique Latine. D’où il a souligné les mécanismes économiques impériaux qui ont abouti à ce qu’il appelle « Le développement du sous-développement » (Frank 1970) dans les pays latino-américains. Sa conceptualisation du phénomène du sous-développement est étroite puisqu’elle se limite à l’analyse de la dimension économique du sous-développement, alors que le sous-développement du Tiers-Monde est un phénomène global qui se manifeste à plusieurs niveaux : économique, social, psychologique, linguistique et culturel. Notre analyse dans cet article porte sur les mécanismes du développement de LASD en Tunisie depuis la colonisation française en 1881.

Le développement de L’autre sous-développement en Tunisie

Mahmoud Dhaouadi

La présente étude fait le point sur l’état de LASD dans la société tunisienne dans deux périodes spécifiques : la période de la colonisation française (1881-1956) et la période de l’indépendance de 1956 à nos jours. Nous soulignerons ici, d’une part, l’état du sous-développement dont souffre la langue arabe, langue nationale de la Tunisie, durant ces deux périodes (ce sous-développement de la langue arabe relève du manque de son plein usage dans la société tunisienne dans ces deux périodes. Puisque par définition une langue se développe et évolue en fonction du degré de son usage dans la société. Il s’agit ici de la dimension linguistique de LASD), et d’autre part, nous décrirons l’attitude générale non positive que manifestent la majorité des Tunisiens scolarisés envers la langue arabe, et ce tant durant la colonisation française que depuis l’accession à l’indépendance il y a plus qu’un demi-siècle. Il s’agit ici de l’aspect psychologique de LASD qu’on trouve aujourd’hui chez la plupart des Tunisiens. Selon la perspective de la psychologie sociale, les Tunisiens témoignent d’une attitude collective qui minorise la langue arabe, leur langue nationale.

Le développement du sous-développement de la langue arabe en Tunisie

L’expérience coloniale française en Tunisie comportait quatre dimensions principales : l’occupation militaire, la prise du pouvoir politique, l’accaparement par les colons français des meilleures terres tunisiennes et l’enseignement et l’usage très répandus de la langue française dans les écoles fréquentées par les Tunisiens, ainsi que par les administrations de la société tunisienne colonisée. La langue arabe ne pouvait dans ce contexte colonial qu’être frappée de sous-développement dans sa propre société. Elle était peu enseignée aux Tunisiens qui vont aux écoles françaises de type Mission où la langue française est la langue de l’enseignement de toutes les matières/sujets. Le rôle de l’école française coloniale ne se limitait pas à enseigner le français aux Tunisiens, d’un côté, et à les priver d’un bon apprentissage et d’une adéquate connaissance de leur langue nationale : la langue arabe, de l’autre, mais à leur donner aussi une formation scolaire d’un contenu colonial marqué : l’enseignement de l’histoire, la géographie, la littérature et la philosophie française. Selon la perspective sociologique, les élèves et les étudiants tunisiens subissaient dans ce type colonial de l’école française une socialisation linguistico-culturelle française profonde qui avait un grand impact sur leur aliénation de leur propre langue et de leur culture arabo-musulmane savante.

Le colonialisme français global en Tunisie

L’occupation française de la Tunisie a duré moins d’un siècle : de 1881 jusqu’à 1956. Comme c’est déjà mentionné, la colonisation française dans ce pays se manifestait principalement dans les quatre domaines déjà indiqués. La colonisation française de la Tunisie est, donc, une

colonisation globale touchant les composantes vitales de la société tunisienne. Celle-ci a empêché la Tunisie de fonctionner d’une façon autonome. En d’autres termes, la colonisation française a mis la Tunisie en état de dépendance vis-à-vis de la France et qui perdure encore dans la période postcoloniale. La grande dépendance linguistique tunisienne vis-à-vis de la France plus qu’un demi siècle après leur indépendance est une illustration fort convaincante de la dépendance continue du colonisé surtout dans le domaine linguistico-culturel. C’est ce qui explique que la libération linguistico-culturelle est loin d’être gagnée par la majorité des Tunisiens. Elle donne la preuve que l’espérance de vie d’un système de domination est beaucoup plus longue que ne laisse penser l’échéance de la libération militaire ou politique.

La politique linguistique de la Tunisie indépendante

En plus de la difficulté naturelle que pose l’indépendance linguistique de l’ancien colonisé, le premier leadership politique tunisien après l’indépendance était loin de favoriser la libération linguistico-culturelle du pays. Sous le leadership du président Habib Bourguiba, les gouvernements tunisiens n’ont grosso modo pas conçu l’indépendance de la Tunisie dans les trois domaines, déjà soulignés. Pour Bourguiba et ses ministres, la libération de la Tunisie vis-à-vis du colonialisme français doit donner la priorité à l’indépendance politique, militaire et agricole. Par conséquence, les Tunisiens ont pu voir leur indépendance politique le 20 mars 1956, l’évacuation militaire française le 15 octobre 1963 et finalement la nationalisation des terres agricoles le 12 mai 1964. En somme, Bourguiba et ses gouvernements donnaient une attention principale dès le début de l’indépendance à ces trois catégories de libération de la colonisation française et ils semblent donner peu d’importance au quatrième volet de la libération : celle de la libération linguistico-culturelle. Il en découle qu’il y a une absence quasi complète de l’expression « l’indépendance ou libération linguistico-culturelle » dans le vocabulaire des Tunisiens, que ce soit parmi les politiciens, les intellectuels ou les diverses classes sociales tunisiennes. Il s’agissait d’une position politique qui a favorisé et renforcé le développement et le maintien de LASD en Tunisie indépendante.

De leur côté, les intellectuels et les universitaires tunisiens ne manifestaient pas une opposition à la position du leadership politique dans le domaine de la libération linguistique. La formation scolaire de la classe politique, la classe intellectuelle universitaire et les classes éduquées de l’après indépendance est une formation bilingue (arabe/français) de la majorité des Tunisiens. Il s’agit d’une formation bilingue qui n’a pas réussi, avant et après l’indépendance, à promouvoir le statut de la langue arabe et sa culture parmi la plupart des Tunisiens, à savoir de donner à l’arabe et à sa culture une première place dans les cœurs et les usages quotidiens. D’où dérive l’absence d’une conscientisation de LASD chez les Tunisiens après plus qu’un demi-siècle d’indépendance.

Cet état de choses pourrait s’expliquer par deux facteurs principaux : 1) l’absence de l’arabisation psychologique, à savoir que les Tunisiens n’ont pas encore normalisé leur relation avec la langue arabe, leur langue nationale, alors que celle-ci devient la langue utilisée spontanément et avec fierté dans tous les secteurs de la société tunisienne ; 2) le leadership politique et intellectuel tunisien et, par conséquence, les citoyens moyens ont une mauvaise conceptualisation du colonialisme français. Il s’agit plutôt d’une conceptualisation incomplète et insuffisante du colonialisme français. Comme nous l’avons déjà indiqué, ce type de colonialisme se manifestait dans quatre domaines en Tunisie colonisée. En ne percevant le colonialisme que dans trois domaines, les leaderships politiques et intellectuels tunisiens et les citoyens manquaient beaucoup de perspicacité envers une vraie conceptualisation de l’indépendance et de la libération des peuples. En d’autres termes, ils ont à la fois une fausse vision du colonialisme et de l’indépendance. Ceci laisserait la porte bien ouverte à des spéculations : Bourguiba et les dirigeants du pays croyaient-ils que la domination linguistico-culturelle tunisienne de la France constitue un « rôle positif » du colonialisme français ? Ceci serait en accord avec le vote de la Chambre des députés français en février 2005 reconnaissant « le rôle positif de la présence française outre-mer notamment en Afrique du Nord » (Dortier 2006:38).

La relation organique entre langue et société

La relation entre langues et sociétés humaines est une relation de nature organique. C’est-à-dire que les langues ne peuvent pas exister sans l’existence des sociétés humaines et vice-versa. Lorsqu’une fois une société donnée adopte une seule langue, comme langue nationale, la relation entre la société et cette langue devient organique dans le sens psychologique et social. Ceci veut dire que la langue jouit d’une priorité, d’une part, intime dans la conscience et l’inconscient des citoyens et, d’autre part, d’un usage généralisé dans tous les secteurs de la vie sociale de leur propre pays. Il s’agit ici de l’état normal/naturel qui devrait exister entre une société et sa propre langue. Il y a tant de facteurs qui peuvent troubler les liens organiques entre les sociétés et leurs langues. L’ancien et le nouveau colonialisme ont troublé à des degrés divers les rapports naturels entre les sociétés colonisées et leurs langues indigènes/nationales. Le colonialisme français en Afrique du Nord en est un exemple très illustratif. D’où le cas de la Tunisie souligné ici.

Le rapport des Tunisiens avec la langue arabe

Pour évaluer le type de rapport que les Tunisiens ont avec la langue arabe, leur langue nationale, il est pertinent de le comparer à celui qu’on trouve surtout dans les sociétés développées. Dans celles-ci les langues officielles/nationales détiennent en général les caractéristiques suivantes :

1. Elles sont pleinement utilisées dans les communications orales et écrites.
2. Les citoyens respectent et défendent leurs langues nationales et ils en sont fiers.
3. Les citoyens s’opposent en général et spontanément à l’usage d’une langue étrangère entre eux dans leurs propres sociétés.
4. On trouve dans ces sociétés une forte conscientisation et une bonne

surveillance linguistique en faveur de l’usage des langues nationales.

- Souvent, existent dans ces sociétés des politiques nationales linguistiques dont la finalité est de traduire dans les langues nationales les nouveaux termes modernes, surtout en science et en technologie.
- L’observation systématique montre bien que les langues nationales constituent un point de repère fort qui détermine l’identité des individus et des sociétés. On remarque cet aspect, plus dans la période contemporaine dans les sociétés développées et celles qui n’ont pas subi la domination coloniale traditionnelle ou néo-coloniale.

La relation des Tunisiens avec la langue arabe

Si nous analysons le profil du rapport qui existe entre les Tunisiens et leur langue nationale (l’arabe) selon ces six critères, nous remarquons une faible prise en considération de chacun de ces critères.

- Aujourd’hui les Tunisiens mélangent beaucoup leur dialecte arabe parlé avec des mots et des phrases de la langue française. Ceci donne une légitimité pour décrire le dialecte tunisien en tant que franco-arabe dans la plupart des aspects de la vie quotidienne tunisienne. Il est raisonnable d’estimer que la majorité des Tunisiens utilisent au moins un mot français sur quinze utilisés (1/15 du dialecte tunisien dans leurs communications orales en Tunisie).

En termes sociologiques, nous pourrions dire que le franco-arabe est la norme linguistique sociale de la société tunisienne postcoloniale. Ceci explique l’étonnement, la surprise et la ridiculisation que manifestent tant de Tunisiens envers leurs compatriotes qui parlent un dialecte

tunisien pure arabe. Ce dernier est perçu par la majorité des Tunisiens comme un comportement linguistique déviant/anormal (Schur 1980).

Quant à l’usage écrit de la langue arabe dans la société tunisienne postcoloniale, il est encore restreint et limité dans les petites et les grandes affaires. Par exemple, la majorité (plus de 95 %) des Tunisiens écrivent en français leurs chèques et ils signent souvent aussi en français. La langue française demeure la langue des services écrits de la plupart des banques tunisiennes. Aussi le français est aujourd’hui la langue orale et écrite de l’enseignement des sciences en Tunisie à partir du niveau secondaire du système scolaire.

La Tunisie indépendante depuis 1956 n’a pris une décision pour arabiser toutes les administrations gouvernementales qu’en 1999. Il s’agit d’un décret présidentiel qui demande de parachever l’arabisation complète de l’administration gouvernemen-tale à la fin de 2000. C’est une décision politique majeure en Tunisie postcoloniale en faveur de la libération/indépendance linguistique.

En ce qui concerne l’usage de l’écrit en arabe à l’extérieur des administrations gouvernementales, il est juste de dire qu’il s’agit d’un franco-arabe écrit semblable au franco-arabe oral déjà mentionné. Autrement dit, la société tunisienne est aujourd’hui une société bilingue à deux niveaux, écrit et oral.

- Les observations empiriques à maintes reprises des comportements linguis-tiques des Tunisiens scolarisés montrent que la grande majorité de ceux-ci expriment à peine d’une façon spontanée un engagement psycho-logique et une fierté envers la langue arabe en tant que leur langue nationale. Ce qui expliquerait l’absence quasi totale chez les Tunisiens d’une attitude

solide qui défend le respect de la langue arabe en privé et en public dans la société tunisienne postcoloniale. En d’autres termes, il s’agit d’une attitude psychologique assez faible en engagement et en fierté qu’on trouve chez la plupart des Tunisiens scolarisés envers la langue arabe.

- Les Tunisiens scolarisés ne s’opposent pas à l’usage de la langue française entre eux. Au contraire, la majorité désire le contraire avec une manifestation de fierté.
- Le chercheur en sciences sociales ne remarque pas chez la majorité des Tunisiens scolarisés une attitude forte et engagée qui plaide pour un usage prioritaire de la langue arabe dans tous les secteurs y compris les secteurs modernes de la société tunisienne postcoloniale. D’où l’absence sérieuse d’une politique nationale pour l’établissement d’un centre national pour la traduction.

- Quant à la surveillance de l’usage des mots et des phrases étrangers (surtout français), elle est loin d’être présente parmi la majorité des Tunisiens. Le progrès/essor actuel du phénomène du franco-arabe en Tunisie souligne la faible conscience/reconnaissance que l’arabe est leur langue nationale.

- Alors que les Allemands, les Français, les Italiens et les Espagnols s’identifient souvent et spontanément par leurs langues nationales d’abord, le bilinguisme et le biculturalisme franco-arabe ne permettent pas facilement aux Tunisiens de s’identifier clairement et fortement avec la langue arabe et, par conséquence, leur identité est loin d’être privée d’ambiguïté, de confusion et de troubles et conflits identitaires.

Références

Dhaouadi, M., 2002, *Globalization of the Other Underdevelopment: Third World Cultural Identities*, Kuala Lumpur: A.S.Noordeen.

Dhaouadi, M., 1996 , « Un essai de théorisation sur le penchant vers l’accent parisien chez la femme tunisienne », *International Journal of The Sociology of Language*, no.122, pp.107-125.

Dortier, J.F., 2007, « La guerre des idées », *Sciences Humaines*, no. 178, p.38.

Frank, A.G., 1970, *Le Développement du sous-développement : L’Amérique Latine*, Paris : Maspéro.

Schur, E., 1980, *The Politics of Deviance: Stigma Contests and the Uses of Power*, New Jersey: Prentice-Hall, Inc, Englewood Cliffs.



Naguib Mahfouz, le « *Si Essayed* » de la littérature arabe

Nebia Dadoua Hadria

Naissance et éveil de la pensée

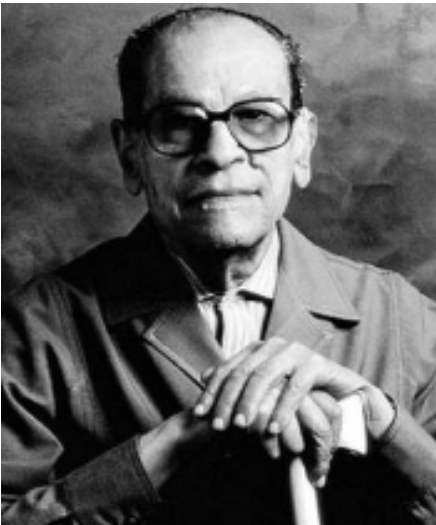
Naguib Mahfouz Ibrahim est né au Caire un 11 décembre 1911 dans une famille cairote peu aisée, au vieux quartier populaire du Caire Fatimide, *El Gamaliyya*, pas loin de la mosquée d’El-Hussein et du café *el Fichawi*, situé au centre commercial de *Khan el khalili* : « *Je me rappelle de notre maison à Gamaliya, presque vide. Mon père a eu avant moi six enfants qui se sont succédés, quatre filles et deux garçons. Ensuite ma mère n’a pas accouché pendant neuf ans, et…Je suis né.* »¹

أذكر بيتنا في الجالية شبه خال، أأهب والدي من قبلي ستة أشقاء، جادوا كلهم متتابعين، أربع إناث وذكورين، ثم تتوقف والدتي عن الإنجاب لمدة سبع سنوات.
.. آجيء أنا

Après des études primaire et secondaire, l’écrivain s’inscrit à l’Université du Caire (roi Fouad) pour des études de philosophie, qu’ils finalisent par une thèse sur la beauté dans l’Islam, avant d’entamer en 1935, à la suite de son père, une carrière de haut fonctionnaire. Il se tourne définitivement vers la littérature, qu’il considère dès son jeune âge comme une passion, et va lui consacrer toute sa vie, comme le dit son ami GHITANI : « *Naguib Mahfouz a consacré toute sa*

vie à la littérature. »²
(ونجيب محفوظ منح حياته كلها من أجل الأدب)

Dans sa carrière de fonctionnaire, le petit Ibrahim a occupé plusieurs postes dans les couloirs des ministères égyptiens : il passe de directeur de la censure à responsable de la fondation du cinéma, puis à conseiller à la culture. En parallèle avec ses charges administratives, Mahfouz écrivait des articles pour des journaux égyptiens, des scénarios de films, des romans et des nouvelles.



http://www.maatpeace.org/userfiles/image/sewar%20mode2a/18%20ma7foz/naguib-mahfouz.129200830724.jpg

Passage au réalisme littéraire

Lors de ses débuts dans la publication, Naguib Mahfouz commence par quelques petits textes dans les revues littéraires. Ses trois premiers livres publiés, *Souffle de la folie* (1938), *Le Jeu du Destin* (1939) et *La Malédiction de Râ* (1939), ne connaissent pas un grand succès. Après l’avènement de la seconde Guerre mondiale, l’écrivain se consacre à l’histoire récente de l’Égypte en racontant sa société, avec une approche réaliste. Il décrit dans des romans -notamment *Le Nouveau Caire* (1945), *Le Passage des miracles* (1947) et *Vienne la nuit* (1949) -les différentes classes sociales vivant au Caire en ce XXe siècle : « *Mes écrits étaient réalistes, en même temps je lisais tout ce qui s’écrivait contre le réalisme. La littérature universelle s’est intéressée à la réalité sociale à travers des centaines de travaux avant de passer aux courants de conscience, d’inconscience et de surréalisme. Jusque là, mon entourage social, n’a pas été étudié et il fallait l’approcher en appliquant les méthodologies de critique littéraire que j’avais connues.* »³

.. كنت أكتب طبقا للنمذج الواقعي، في نفس الوقت الذي كنت أقرأ عنف الهجوم على الواقعية، كان الأدب العالمي الحديث قد تعرض للواقع عبر ثبات الأعمال، ثم انتكفاً الى الداخل، الى تيارات الومي، واللاوعي، وما وراء الواقع، لكن بالنسبة لي وللواقع الذي أعبر عنه لم يكن قد عولج معالجة واقعية مد حتى أقدم على استخدام الأساليب الأدبية الحديثة التي كنت أقرأ عنها.
تقتض، كيف أغوص الى واقع لم يوصف في ظاهرة، ولم ترصد علاقاته، في

Même s’il a publié des romans pendant les années 30 et 40, l’auteur ne connaît de renommée dans le monde arabe qu’après la publication de sa Trilogie à la fin des années 1950. Composée de plus de mille cinq cents pages cette saga familiale retrace le parcours d’une famille bourgeoise vivant au Caire et qui va assister aux bouleversements politiques, sociaux, que connaît la capitale depuis la Révolution de Saad Zaghloul en 1919 jusqu’aux derniers jours de la monarchie.

Début 1959, un roman, *Les fils de la Médina* publié dans *Al-Ahram* en roman feuilleton, provoque la dénonciation de l’écrivain par la haute autorité religieuse en Égypte (El Azhar). Le roman qui condamne implicitement la politique du président Gamal Abdel Nasser est jugé blasphématoire. Pour éviter les tensions, il décide de le retirer du marché.

Enfin le prix Nobel pour l’écrivain engagé

Les romans de Mahfouz expliquent l’engagement et la tolérance de l’écrivain. Ils reflètent notamment ses positions politiques mais aussi les évolutions qu’a connu la société égyptienne. Lors de la Révolution de 1952 qui a fait parvenir au pouvoir des militaires il était socialiste engagé, mais cela ne va pas durer longtemps. Après les défaites face à Israël surtout celle de 1967, l’écrivain passe dans le camp des opposants au pouvoir. En 1979 il décide d’encourager les accords de paix entre l’Égypte et Israël, et bien que restant solidaire avec le peuple palestinien, il subira un boycottage dans presque tous les pays arabes.

Grand frère des jeunes écrivains, Mahfouz décide de reprendre dans ses travaux leurs créativités littéraires. Il atteint le sommet de sa gloire lorsqu’il décide de revenir, dans ses écrits à son vieux quartier (*Récits de notre quartier*, 1975 ; *La Chanson des gueux*, 1977). Il est récompensé en 1988, par le Prix Nobel de littérature. Incapable de se déplacer jusqu’à Stockholm à cause de son état de santé, il délègue ses deux filles pour le représenter.

Ils ont voulu tué l’écrivain !

En 1994, accusé de blasphème contre l’islam, par les fondamentalistes religieux, il échappe à la mort lors d’un attentat. Un jeune lui donne des coups de couteau, le laissant presque mort et prend la fuite. L’écrivain rentrait à peine du siège du journal « Al-Ahram » où il se rendait chaque jour pour écrire une chronique. Au moment où il descendait du véhicule du journal, un jeune s’est approché de lui, Naguib a cru qu’il voulait le saluer comme tous les Égyptiens qu’il rencontrait le matin en allant acheter ses journaux sur le *cobri* (pont). Il a été transporté par des passants à l’hôpital de la police pas loin de son appartement situé à *el Aghouza*. Malgré cela, il ne garde aucune rancune contre le coupable en disant : « *le bien remporte chaque jour des victoires parce que du mal peut naître le bien* ».

Et c’est la mort !

Depuis l’attentat contre lui en 1994, Naguib Mahfouz n’a plus son physique d’antan. C’est un homme qui ne voit pas bien qui entend à peine. Mais il n’a jamais renoncé à son rire pharaonique et à être présent sur la scène littéraire. Cette pyramide de la littérature égyptienne est le digne héritier des grands écrivains Taha Hussein, Tewfik al-Hakim et bien d’autres, même si « *Naguib Mahfouz a compris avec intelligence les particularités de la classe moyenne et la réalité des conflits entre les différentes forces sociales dans la société égyptienne. Ce qui nous a permis d’analyser les phénomènes sociaux avec succès.* »⁴

(بل إن نجيب محفوظ قد أدرك بوعي ذكي طبيعة الطبقة وطبيعة القوى الاجتماعية وصراعاتها، وحركتها التطورية في المجتمع المصري مما ساعدنا على تقدير الظواهر الاجتماعية تقديراً سليماً)

Personne avant lui n’a su décrire des lieux comme *Zuqâq al-midaqq*, *Qasr al-Chawq*, *Khân al-Khalîlî* ou des personnages comme Hamida, Zanouba, Sayed Kircha, etc. Il réussit à nous présenter l’Égypte profonde avec ses vices, sa bonté, sa grandeur, mais aussi sa décadence. Pour ces raisons et d’autres, il a mérité le nom de *si essayed* (le maître) de la littérature arabe, image que le personnage de Ahmed Abdeljawad a très bien reflété dans la trilogie.

Le mercredi 30 août 2006, Naguib Mahfouz rend l’âme dans le même hôpital qui l’a abrité en 1994. Il a consacré sa plume à dévoiler les vices de la société égyptienne et à mettre à l’honneur son pays dont il était si fier, lui, qui se voyait héritier de deux grandes civilisations, pharaonique et islamique. Dans son testament Naguib Mahfouz a demandé que la prière du mort soit célébrée dans la mosquée Al-Hussein, située, à quelques mètres de son lieu de naissance dans le quartier de *Gamaliyya*, et où sa mère l’emmenait quand il était enfant.

Notes

- ↑ Cité par Djamal Ghitani, *Naguib Mahfouz se souvient*, Bayrout, maison *d’el Massira*, 1980, p. 9.
- ↑ Cité par Ghitani, 1980, p. 6.
- ↑ Cité par Ghitani, 1980, p. 42.
- ↑ Maghrabi, Farouk-Ibrahim, « La projection sur les romans de Naguib Mahfouz. Cas de La projection religieuse», *Revue el mawkif el adabi*, Damas, Association des écrivains arabes, 2005, n. 412, p. 20.

Références bibliographiques

Ghitani, Djamal, 1980, *Naguib Mahfouz se souvient*, Bayrout : maison *d’el Massira*. Maghrabi, Farouk-Ibrahim, 2005, « La projection sur les romans de Naguib Mahfouz. Cas de La projection religieuse », *Revue el mawkif el adabi*, Association des écrivains arabes, Damas, n. 412.

Bibliographie de l’écrivain

(Source : **Encyclopédie Wikipédia en ligne : Naguib Mahfouz**)

Abath al-aqdâr, roman 1939 (trad. française La Malédiction de Râ, 1998)

Radôbîs, roman 1943 (trad. française L’Amante du pharaon, 2005)

Kifâh Tîba (Le combat de Thèbes), roman 1944

Al-Qâhira al-jadîda, roman 1945 (trad. française La Belle du Caire, 2000)

Khân al-Khalîlî, roman 1946 (trad. française Le Cortège des vivants : 1999)

Zuqâq al-midaqq, roman 1947 (trad. française Passage des Miracles, 1970)

Hams al-junûn (Le murmure de la folie), nouvelles, 1947

Al-Sarâb, roman 1948 (trad. française Chimères, 1992)

Bidâya wa-nihâya, roman 1949 (trad. française Vienne la Nuit, 1996)

La Trilogie :

Volume I : *Bayn al-Qasrayn*, roman 1956 (trad. française Impasse des Deux-Palais, 1987)

Volume II : *Qasr al-Chawq*, roman 1957 (trad. française Le Palais du désir, 1987)

Volume III : *Al-Sukkariyya*, roman 1957 (trad. française Le Jardin du passé, 1989)

Awlâd hâratinâ, roman 1959 (trad. française Les Fils de la médina, 1991)

Al-Liss wa-l-kilâb, roman 1961 (trad. française Le voleur et les chiens, 1985)

Al-Simmân wa-l-Kharîf (Les caillles et l’automne), roman 1962

Dunya Allâh, nouvelles 1962 (trad. française Le Monde de Dieu, 2000)

Al-Tarîq, roman 1964 (trad. française La Quête, 1997)

Bayt sayyi’ al-sum’a (Une maison mal famée), nouvelles 1965

Al-Chahhâdh, roman 1965(trad. française Le Mendiant, 1997)

Tharthara fawq al-Nîl, roman 1966 (trad. française Dérives sur le Nil, 1989)

Mîrâmâr, roman 1968 (trad. française Miramar, 1990)

Khammârat al-Qitt al-Aswad (Le cabaret du Chat Noir), nouvelles 1969

Tahta al-Midhalla (Sous l’abri), nouvelles 1969

Hikâya bi-lâ bidâya wa-lâ nihâya (Histoire sans commencement ni fin), nouvelles 1971

Chahr al-’asal (La lune de miel), nouvelles 1971

Al-Marâyâ, roman 1972 (trad. française Miroirs, 2001)

Al-Hubb taht al-matar (L’Amour sous la pluie), nouvelles 1973

Al-Jarîma (Le Crime), nouvelles 1973

Al-Karnak (Karnak), nouvelles 1974

Hikayât hâratî-nâ, récits 1975 (trad. française Récits de notre quartier, 1988)

Qalb al-Layl (Au cœur de la nuit), nouvelles 1975

Hadrat al-muhtaram (Son Excellence), roman 1975

Malhamat al-harafîch, roman 1977 (trad. française La Chanson des gueux, 1989)

Al-Hubb fawq hadabat al-haram, nouvelles 1979 (trad. française L’Amour au pied des pyramides, 1997), 1979

Al-Chaytan ya ’izh (Satan prêche), 1979

’Asr al-hubb (Le temps de l’amour), 1980

Afrâh al-Qubba (Les noces de Qobba), 1981

Layâli Alf Layla (trad. française Les Mille et Une Nuits, 1997), 1982

Ra’aytu fi-mâ yarâ al-nâ’im (J’ai vu dans mon sommeil), nouvelles 1982

Al-Bâqî min al-zaman Sâ’a (Heure H-1), nouvelles 1982

Amâm al-’arch (Devant le trône), roman 1983

Rihlat Ibn Fattouma (Le voyage d’Ibn Fattouma), roman 1983

Al-Tanzhîm al-sirrî (L’organisation secrète), nouvelles 1984

Al-’A’ich fî l-haqîqa, roman 1985 (trad. française Akhénaton le Renégat, 1998)

Yawma qutil al-za’îm, roman 1985 (trad. française Le Jour de l’assassinat du leader, 1989)

Hadîth al-sabâh wa-l-masâ’, roman 1987 (trad. française Propos du matin et du soir, 2002)

Sabâh al-ward, roman 1987 (trad. française Matin de roses, 1998)

Quchtumar, roman 1988

Al-Fajr al-kâdhib (L’Aube trompeuse), nouvelles 1989

Asdâ’ al-sîra al-dhâtîyya, récits 1996 (trad. française Échos d’une autobiographie, 2004)

Œuvres et domaines de recherche abordés par Khatibi

Prenons la question du Maghreb, en 1969, je publiai un livre sur le roman maghrébin ; en 1984, un essai réunissant des articles et des études écrits entre 71 et 82. J'avais également présidé en 1977 à la publication d’un numéro spécial des *Temps Modernes* : « Du Maghreb », avec la participation des chercheurs marocains, algériens et tunisiens. Dans *Maghreb pluriel*, il y a un engagement théorique radical…

Passons maintenant à mon ouvrage littéraire : *La mémoire tatouée*. À sa manière, ce livre est un bilan et un programme. Un passage de la colonisation à la décolonisation.

Autour des années 70, je menais une double activité, celle du sociologue et l’autre. Dans ce sens, j’ouvrais une porte théorique sur la culture populaire dans mon essai *La blessure du nom propre*. Je pense que ce livre a eu de l’influence.

Par la suite, j’ai poursuivi mon travail essentiellement littéraire : récits, poésie, théâtre, tout en continuant à publier d’autres essais. Par exemple celui sur la calligraphie, autre mode de visualiser l’image. Par exemple aussi mon approche de la sexualité dans le Coran.

Depuis 1973, je me suis attaqué à un grand problème politique de notre époque, le conflit entre le sionisme et le nationalisme palestinien et arabe.

Entre Vomito Blanco (sur la conscience malheureuse) et ma correspondance avec Jacques Hassoun, je suis passé de l’analyse polémique à un essai de dialogue sur la violence archaïque qui noue ce problème à la détresse.

Par ailleurs, en plus de quelques articles, j’ai réalisé un travail intitulé *Gravures d’un exil*, avec la poésie de Mahmoud Darwich et les œuvres de Rachid Koraïchi. Ce travail est encore inédit.

« Figures de l’étranger » tient une place particulière dans mon itinéraire. Il s’agit de mon rapport critique à la France, à la francophonie. N’est-ce pas aussi de la politique culturelle ? Chacun de mes livres a sa portée dans ce sens.

Je suis un chercheur qui explore différentes perspectives, différents points de vue sur des thèmes, des questions, des choses, qui me mettent en jeu.

Mon dernier livre *Par-dessus l’épaule* s’attaque aux relations amoureuses.¹⁴

En résumé, sa pensée se distingue par :

La révision de beaucoup de relations : en premier la relation au corps afin qu’il ne soit pas simplement à l’origine du péché et du mal et pour qu’il redevienne une force de créativité et un déversement de désirs. Deuxièmement la relation avec le sacré afin qu’il ne soit pas un objet transcendantal, mais pour qu’il se reflète dans l’architecture, les arts, et l’expérience soufis où l’invisible se reproduit dans le visible. En dernier, la relation à la langue pour qu’elle ne soit pas une identité sauvage mais au contraire qu’elle puisse être vécue dans une expérience plurielle en tant que champ pour un acte de différenciation où les langues interfèrent et chacune d’elles interpelle l’autre en la conservant au dehors.¹⁵

On peut ajouter à ces trois tendances (corps, sacré et langue) d’autres positions qui compléteront le parcours de Khatibi, et cela à partir d’une observation sur la situation au Maghreb et sur les difficultés rencontrées, identifiées ainsi : « la faiblesse de la société civile ; la nature rigide du pouvoir ; le manque de savoir-faire technique ; le poids théocratique, qui empêche la distinction entre l’État et la religion ; la faiblesse de l’image que le Maghrébin a de lui-même. »¹⁶

Penser le Maghreb avec Abdelkebir Khatibi (1938-2009)

Mohamed Hirreche Baghdad
et
Mohamed Kamel Abd-lillah

Tout intellectuel appartient donc à son époque. Or, notre époque, à la fin de ce siècle, est engagée dans un change-ment décisif : un nouveau partage du monde en zones d’influence.

Le clivage entraîne une hiérarchie entre groupes de pays et aires de civilisation; le libéralisme démocratique y constitue le fer de lance, l’idéologie dominante, présenté comme la valeur suprême de l’humanisme universel et du « nouvel ordre international ».⁴

Projet en plusieurs perspectives

En fonction du rôle attribué à l’intellectuel, et selon la caractéristique de « l’instant historique » qui met sans doute les sociétés nouvelles en danger, il est normal de voir se dresser les traits du sérieux et de l’engagement inconditionnel sur la personnalité du regretté, puisque lui-même nous révèle :

En fait, je suis un être très engagé dans ce que je fais…je suis très engagé dans ce que je donne à lire…un sérieux qui joue tout de même avec la gravité de la vie. Pour moi, l’engagement (gardons à ce mot sa résonance sartrienne) et la transformation de ce que je sens et pense en une forme littéraire et d’écriture.⁵

Sa position est basée sur deux données fondamentales : la première est liée à « l’ère du temps » (l’universel) dont la mondialisation est le vecteur majeur, et l’autre est relative à « l’esprit du peuple » (le local) représenté par « l’hétérogénéité de la société. Pour lui, l’hétérogénéité marocaine tant linguistique que culturelle (berbérité, arabité, occidentalité, culture populaire) est à prendre en charge d’une façon rigoureuse au lieu de valoriser l’un au détriment de l’autre ».⁶ Ceci revêt son projet d’un caractère de « double critique », car « le regretté s’est tant réclamé pour l’adoption d’une pensée autre couronnée d’une double critique qui ne soit ni rationnelle ni irrationnelle comme c’est le cas en Occident. Cette pensée nouvelle doit procéder à une double secousse lui permettant l’édification d’une pensée plurielle ».⁷ Khatibi exprime ainsi son opinion critique du patrimoine et de la mondialisation en affirmant :

Nous savons très bien que d’un côté théorique il faut conserver le patrimoine et l’étudier continuellement parce qu’il ne suffit pas de le considérer comme un folklore…On remarque que la globalisation existe depuis longtemps, elle n’est pas quelque chose de nouveau car les films américains existent dans le monde il y a un certain temps de cela. L’image constitue la deuxième et la plus importante production après l’industrie d’armements.⁸

Appréhender le patrimoine et la civilisation n’est pas une affaire simple, considérant que « Plus elle est ancienne, plus une civilisation cache les secrets de sa lente maturation. »⁹ En effet, le fait direct n’est pas un fait réel, car il est seulement un symbole compréhensible par le biais de l’analyse, l’interprétation et la fouille, illustrées par exemple dans *La mémoire tatouée*. Et en ce qui concerne les noms propres, Khatibi met l’accent sur son prénom Abdelkebir, en essayant de définir sa signification à travers l’histoire et la

Il est difficile d’évoquer le parcours scientifique ou littéraire de certaines personnes connues par leurs œuvres riches inhérentes aux questions relatives à leurs sociétés et à leurs époques. Khatibi est parmi ceux qui ont tracé eux-mêmes leurs parcours et qui ont défini leurs inspirations et leurs voies. Un entretien accordé à A. Kohen Lamrhili cité dans l’ouvrage de Khatibi intitulé *Penser le Maghreb*, permet globalement d’illustrer les grandes orientations de pensée de cet auteur qui se caractérise en général par une écriture destinée à un usage universel, car comme Nietzsche « Il n’écrit pour personne mais il écrit pour tous »¹ (Khatibi 1993).

Sur ses débuts

Khatibi après une scolarité au Maroc où il est né (à El-Jadida), a bien étudié à la Sorbonne, en s’ouvrant sur les méthodes et les théories « occidentales » non seulement en sociologie, mais aussi en psychologie, philosophie, linguistique, sémiologie… Ceci constitue une ouverture métissée avec le vécu d’une autre société, dotée de certaines caractéristiques et spécificités. En revanche, Khatibi décide de s’installer définitivement au Maroc affirmant :

Depuis la fin de mes études à Paris (en 1964), j’habite et je travaille au Maroc…j’ai intégré l’université dès mon retour en tant qu’enseignant et chercheur. J’ai participé, comme je le fais maintenant, à l’activité culturelle du pays. Plus culturelle que directement politique : c’est ma manière de travailler à l’écart de l’agitation. Mais il ne faut pas oublier que je suis un des fondateurs du Syndicat national de l’enseignement supérieur. C’était une période où je me cherchais moi-même : toutes les instances de la société marocaine m’intéressaient.²

On remarque à travers un entretien accordé à Hamid Abtatou, que Khatibi voulait toujours promouvoir la sociologie en tant que référence pour les projets qui ont une relation directe avec le vécu quotidien du citoyen. Khatibi justifie cela en disant :

Nous avons besoin également de la raison sociologique dans le domaine des applications…il y a le problème des classes, le problème de la marginalisation des zones rurales et les influences des civilisations du monde sur la société magrébine…et tout cela a besoin d’une analyse sociologique et d’une sociologie qui dialogue avec d’autres disciplines comme c’était le cas dans les années soixante où il y avait un dialogue avec l’histoire, la géographie et l’économie. Pour démontrer cela, nous nous référons à la revue *Le Bulletin économique* parce qu’elle donnait un aperçu sur les domaines qui nous intéressaient.³

Le retour au pays dans ces conditions n’a pas été arbitraire ou dépourvu de sens, mais c’était un acte orienté par une conception particulière de ce qu’est l’intellectuel par rapport à ses missions au sein non seulement de sa société mais aussi au sein du monde, car selon lui l’intellectuel est :

Le récepteur et le transmetteur des signes de son époque, lorsqu’il n’est pas, lui-même, un créateur et un inventeur. Qu’il soit conservateur, réformateur ou inventeur, l’intellectuel joue une ou plusieurs fonctions, avec plus ou moins de force :

- Une fonction pédagogique et technique : il initie aux choses de la pensée et de l’art, se donnant lui-même comme un modèle ;

- Une fonction sociale : il éveille l’esprit à l’intelligence et à la sensibilité de son époque…il lui arrive de s’engager dans la vie politique, mais il est rare qu’il y fasse longtemps carrière ;

- Une fonction éthique : il est obligé de s’adapter continuellement aux principes et aux valeurs qu’il défend.

Enfin, on constate la diversité des préoccupations de Khatibi ; même s’il a donné la priorité à certaines études, cela ne veut pas dire qu’il avait une vision étriquée, mais au contraire il portait un projet bien structuré quoique resté inachevé. Il ne faut pas oublier qu’il nous a laissé un nombre considérable d’études sérieuses qui

nécessitent une lecture et une étude afin de dévoiler les secrets de notre civilisation pour davantage de création ; tout en imitant Khatibi lui-même affirmant : « j’ai commencé ma vie culturelle par l’écriture créative car l’écriture c’est tout ce qui reste. »¹⁷

Notes

- 1 Khatibi, 1993, *Penser le Maghreb*, Société Marocaine des Editeurs Réunis/Rabat, p 70.
- 2 Ibid, pp 71, 72.
- 3 Entretien fait par Ahmed Abtatou avec Khatibi.
- 4 Khatibi, *Penser le Maghreb. Op.cit,pp 3,4.*
- 5 Ibid, pp 71,72.
- 6 Hassan Wahbi, *Les mots du monde, Khatibi et le récit.* Publication de la Faculté des Lettres et des Sciences Humaines/Agadir (série : thèses et mémoires N°3), pp 20, 21.
- 7 Abd Assalam Ben Abdel El-Alî, (*غياب صاحب مشروع النقد المزدوج*) *Al-Zaman* N° 3253, 28 mars 2009.
- 8 Entretien fait par Hamid Abtatou avec Khatibi intitulé : « *حدثت مع الكاتب الأحياء و : الأقوات قيل ان أكون كاتباً* » *Al-Zaman* N° 3253, 28 mars 2009.
- 9 *Civilisations marocaines*, Sous la direction de Mohamed Sijelmassi, Abdlekebir Khatibi, El-Houssain El-Moujahid- Edition Oum/Actes Sud/Sindbad, p 10.
- 10 Wahbi, *Les mots du monde*, Op.cit, pp 20, 21.
- 11 Mohamed Benis, Critique de notre culture traditionnelle et de la culture européenne apologétique *نقد ثقافتنا التقليدية و الثقافة الأوربية التبريرية* *El-Zaman* N° 3253, 28 mars 2009.
- 12 Khatibi, *Penser le Maghreb*, Op.cit, pp 70, 72.
- 13 Entretien de Hamid Abtatou avec Khatibi.
- 14 Khatibi, *Penser le Maghreb.* Op.cit, pp 71, 72.
- 15 Abd Assalam Ben Abdel El- Alî, Op.cit.
- 16 Khatibi, *Penser le Maghreb.* Op.cit, p 4.
- 17 Ibid, pp 71, 72.

Informations concernant Khatibi

Postes et fonctions :

- Enseignant universitaire, à la Faculté des sciences humaines, à l’Université de Mohamed V de Rabat.
- Directeur de l’ex-Institut de sociologie de Rabat.
- Membre de la Société marocaine des éditeurs réunis depuis 1976.
- Rédacteur en chef du *Bulletin d’information économique et social du Maroc*
- Directeur de la revue *Signes du présent*.

Prix reçus

Le regretté a été récompensé de plusieurs prix parmi lesquels :

- Le prix littéraire de la seconde édition du Festival de Lazio d’Europe et de la Méditerranée.
- Le prix du « *Grand printemps* » de l’association française « *hommes de lettres* ».

Bibliographie sélective

- La mémoire tatouée* (Denoel, Lettres Nouvelles, 1971)
- Écrivains marocains du Protectorat à 1965* (Sinbad, 1974)
- La blessure du nom propre* (Denoël, Lettres Nouvelles, 1974)
- L’Art calligraphique arabe* (Chêne, 1976) écrit avec Sijelmassi
- Le Prophète voilé* (L’Harmattan, 1979)
- Le roman maghrébin* (SMER, Rabat, 1979).
- Maghreb pluriel* (Denoël, 1983)
- Penser le Maghreb* (Flammarion, 1990)
- Du signe à l’image, le Tapis marocain* (Casablanca, 1995)
- Civilisation marocaine*, Ouvrage collectif/ sous co-direction avec Mohamed Sijelmani. (Casablanca, 1996)
- Le corps oriental* (Ed: Fernand Hazan, 2002)
- Romans et récits* (Ed: La Différence, 2008)
- En 2008, les éditions *La Différence* en France ont réédité la plupart de ses œuvres dans une édition quasi complète en trois grands volumes intitulés : *Œuvres d’Abdelkébir Khatibi*. Le 1^{er} Tome traite des romans et récits, mais on y retrouve aussi un texte de Jacques Derrida. Le 2^e Tome aborde les questions relatives à la poésie de l’aimance avec un texte de Marc Gontard. Enfin le 3^e Tome reprend les essais de Khatibi accompagnés d’un texte de Roland Barthes.



Quel étrange destin que celui de J.M. Coetzee, Sud Africain, Prix Nobel de littérature de langue anglaise en 2003, et qui publie *Foe* en 1986, réécriture d’un mythe : Robinson Crusoé. *Foe* est un roman, traité sur la parole qui interpelle la communauté de l’homme sur le thème de l’archétype de l’esclavage Vendredi, de l’appropriation et de l’expropriation de la terre « l’île au soleil », à partir du roman éponyme *Robinson Crusoé* qui va institutionnaliser le cliché du « bon sauvage » dans le regard du monde occidental, désormais.

Source infinie d’inspiration, cette fiction va alimenter à partir du XIIIe siècle, l’imaginaire prolifique de l’Europe qui commence à reconstruire le monde selon ces empires. *Fao*, en anglais signifie « ennemi » et c’est aussi le nom réel de l’auteur qui va ajouter la particule « De », pour publier sous le pseudonyme de Daniel Defoe (1660-1731), et que Coetzee s’amuse à tourner en dérision en lui faisant jouer son rôle d’écrivain, dans sa propre fiction, remis en cause par ses personnages, juxtaposition de trois moments de l’acte de mise en discours : celui de l’écriture (Foe), celui de l’histoire (Robinson mais raconté par une femme S.Barton) et notre présent, celui de Vendredi , dont le silence signifie par prétérition.

En effet, quel étrange destin que celui de cet esclave volé enfant et dont on a coupé la langue. Cette langue disparue, emportera avec elle tous les secrets, misères et vérités pathétiques de sa condition. Crusoé va assujettir deux êtres humains par son autorité absolue sur l’île : d’abord Vendredi, ensuite une autre naufragée

Ibn Tufayl, Defoe, Coetzee : le voyage du verbe

Sidi Mohammed Lakhdar Barka

comme lui Susan Barton. Cette dame va, elle aussi, partager le sort de Vendredi. Par solidarité elle va vainement essayer d’obtenir, par maints stratagèmes, la vérité sur sa mutilation. Les hypothèses vont se suivre et la plus crédible, aux yeux de l’homme blanc, reste l’hypothèse alibi avancé par Robinson, celle des Maures qui coupent les langues comme ils émasculent les serviteurs de harem, pour en faire des eunuques.

Mais Susan Barton pose les questions qu’il ne faut pas :

- a) celle de l’histoire de l’esclavage écrite par les esclavagistes eux-mêmes ;
- b) celle de l’incohérence du Maure qui mutilé l’esclave d’un organe essentiel pour sa fonction en tant que telle, c’est-à-dire comprendre, obéir et rendre compte, équation de la communication, cruciale dans le monde de l’homo economicus qu’est l’esclavagiste par principe de fonctionnalité.

A :

Robinson n’enseigne que les mots dont il a besoin sur cette île «Nous ne sommes pas en Angleterre ; nous n’avons pas besoin d’une grande abondance de mots » (p. 24). Implicitement l’Angleterre

n’est pas pensée comme une île, mais surtout quel principe de rentabilité linguistique sous-jacent, et quelle leçon d’application aujourd’hui ?

Les natifs de l’anglais parlé aujourd’hui représentent un cinquième de la communauté anglophone du monde, soit cinq cent millions sur deux milliards et demi de locuteurs de cette langue. Est-ce à dire que les natifs de l’anglais n’utilisent qu’un cinquième de son potentiel langagier et que par conséquent, ses pouvoirs prescriptifs et normatifs se trouvent dans la langue parlée par les deux milliards restants ? Les lois d’une économie des langues sont déterminées par leurs capacités discursives et la réalité du monde contemporain tend à confirmer ce constat. Peut-être que Coetzee nous invite à introspecter cette langue réappropriée par nous autres non-natifs et réécrire l’histoire des silences de ce continent mutilé par la traite et le colonialisme ?

La langue coupée est la métaphore absolue d’une parole confisquée à laquelle on substitue une histoire écrite par procuration autonymique. Pourquoi faut-il que seule la parole écrite confirme la vérité du passé? Un énoncé devient-il vrai, réfère-t-il au réel uniquement parce que réifié par l’écrit, par rapport aux énoncés verbaux, oubliés de par l’évanescence de l’acte de parole, aussi

éphémère que le temps qu’il prend pour se réaliser ? Cette capacité d’archivage dont est crédité l’alphabet, magnifiée par la symbolique du signe, a dénié à l’oralité africaine sa solvabilité, quant à se « dire », statut d’énonciateur légitime, quant à revendiquer son histoire par le « dit » oral, légitimité de son énoncé.

Cette allégorie du pouvoir de l’écrit sur la parole rétablit le souci de l’authenticité historique de ceux à qui on l’a prise, ou ceux que l’on a privé du droit de se dire, sachant que l’on s’accomplit en se racontant, comme l’exprime un autre Africain non natif de cette langue « Ce sont les histoires, plutôt que les faits qui nous enchantent et nous font croire encore ».¹ Le statut d’énonciateur est en soi un acte fondateur de pouvoir discursif, c’est-à-dire de substance identitaire. Au « dit » de l’institution esclavagiste, écriture de l’homme blanc, l’on opposera le « dit » de l’esclave d’hier, devenu maître de l’écriture de sa propre parole.

B :

Peut-être que dans son entêtement à découvrir le passé de Vendredi, Susan Barton qui « devint son deuxième sujet, le premier étant son serviteur Vendredi » (p.14) veut aussi par analogie réécrire l’histoire de la traite des blanches institutionnalisées par le statut qui est fait à la femme ? Peut-être que par la remise en question de l’appropriation de l’île de Facto, par Robinson, ce qui ne peut se faire que par l’expropriation de l’autre, ces deux sujets nous invitent à reconsidérer l’outrecuidance des logiques coloniales ?

Susan Barton n’arrivera pas à rendre Vendredi à l’Afrique, le mythe du retour n’est que l’illusion d’un pèlerinage dans la mémoire usurpée. En effet, par la concomitance de deux diégèses, le temps de l’histoire et le temps de l’écriture, Coetzee amène le lecteur à prendre conscience du degré d’ambivalence qui caractérise les discours de fiction. Ce pastiche du Robinson canonisé par la tradition littéraire britannique, nous interpelle sur le rapport de la fiction au réel, sous la forme d’une métafiction exprimée par trois énonciateurs, deux nègres : le scribe Foe et le héros Vendredi, mis sur le même pied d’égalité, et le seul témoin caution de la vérité Susan Barton.

Ce roman-essai est en fait une réflexion sur l’énonciation et le pouvoir que prennent les énoncés de par les qualités inhérentes aux capacités rhétoriques de leurs énonciateurs. Nous sommes en présence d’un texte polyphonique qui restitue la parole à trois personnages, narrateurs confirmés par ordre d’importance :

- celle qui a vécu les faits qu’elle rapporte, mais qui ne sait pas les construire en histoire, S.Barton ;
- celui qui va écrire l’histoire qu’il n’a pas vécu comme s’il l’avait vécue, abusant de son pouvoir pour façonner un Robinson qu’il n’aurai jamais rencontré, car ce dernier mourra en mer, après son sauvetage et avant d’arriver en Angleterre.
- et finalement, l’énonciateur énigmatique, privé de son pouvoir de dire son vécu, et qui ne sera rien d’autre qu’une suite de propositions spéculatives sur une possibilité d’être avec un passé, résultant d’une correspondance épistolaire entre son témoin S.Barton et le scribe « FOE » l’ennemi, constituant en outre la deuxième partie, environ la moitié de cet ouvrage, et de loin la plus importante.

Cette allégorie a inspiré plus d’un débat philosophique, dont le plus remarquable est

l’excellent essai de G. Deleuze « Michel Tournier et le monde sans autrui » à partir de l’œuvre de M. Tournier *Vendredi ou les limbes du pacifique*, et dans lequel il développe l’idée centrale que « le langage c’est la réalité du possible en tant que tel ». Mais la polémique essentielle depuis le début du XIXe siècle a tourné autour de la notion toute relative d’intertextualité, pour l’exprimer ainsi par euphémisme de courtoisie, qui a inspiré son œuvre à Defoe, c’est-à-dire la publication cinq siècles plus tôt par Ibn Tufayl (né à Cadix dans la première décennie du XIIe siècle et mort en 1185) de son Hayy Ibn Yakdan, quand on sait que l’auteur anglais du XVIIIe siècle a conçu son récit comme le journal détaillé de la quotidienneté d’un naufragé, ayant réellement passé une vingtaine d’années sur une île déserte, et dont il aurait recueilli le témoignage.

À partir d’archives ayant appartenu à la bibliothèque de Defoe, et retrouvées après sa mort, dans une thèse bien documentée, Nawal Muhammad Hassan² fait la démonstration de l’impact de Hayy Ibn Yakdan, traduit en anglais en 1674, sur l’imaginaire du marin que fut cet auteur grand aventurier de l’Empire britannique.

Chez Ibn Tufayl le séjour de Hayy (le Vivant « perfection de la vie dans l’intelligence et l’action »), Ibn Yakdan (Fils du Veilleur « intelligence pure qui ne connaît ni le sommeil ni l’inattention » personnage avicennien), dans l’île et sa rencontre avec Asal n’est rien d’autre que le récit d’une expérience mystique, vécu par un ermite soufi « Philosophe autodidacte » et dont le compagnon sera un interlocuteur suscitant la contradiction de l’argumentaire d’un traité théologique, à savoir « la possibilité pour l’homme sans autre secours que celui de sa propre intelligence, de parvenir à la connaissance parfaite ».³ Le sens de cette œuvre est principalement fondé sur la construction d’un échange dialogique entre deux personnages, qui parlent, fonction vitale, pour avancer dans la voie de la vérité.



Penser la (post)colonie

Matthieu Renault

étrangère »⁴. L’indépendance n’est en aucun cas l’achèvement de la décolonisation ; elle n’en est que la condition de possibilité : « les indépendances ne sont que le début de la décolonisation. Il faut travailler philosophiquement autrement et penser la colonie »;⁵ tout le « travail » demeure donc à faire. On ne fait pas *table rase* du passé.

Or la décolonisation, patient travail de déprise, de rupture, de libération, concerne tout aussi bien l’ex-colonisé que l’ex-colonisateur ; la France – et les pays colonisateurs – est elle aussi un espace postcolonial : elle est affectée par les indépendances, par son passé d’empire, etc.⁶ La décolonisation est sans rapport avec la « repentance » et la « réparation ». Ces dernières en effet ne font que répéter, reproduire l’image de l’autre en tant que dénué de pouvoir d’agir *propre*, dénué de *vie*, en tant que négation du colonisateur, en tant donc que *non-être* ou néant ainsi que Frantz Fanon puis Achille Mbembe

Chez Defoe, Vendredi perd la parole, Robinson dit la vérité, le verbe devient un instrument à fonction performative redoutable, puisqu’il va induire obéissance à l’ordre du seul locuteur de l’île. On voit que la même isotopie, celle de la solitude passe d’un verbe source de lumière (recherche de la vérité) chez Ibn Tufayl à un verbe silence, le Vendredi de Defoe qui à son tour devient un silence discursif, le Vendredi de Coetzee.

Ainsi, les Maures mutilant leurs esclaves est une contre-proposition teinte de cynisme, que fait Coetzee, afin de convoquer les Européens, à la barre des accusés, pour avoir nié aux autres langues et cultures, leur pouvoir d’exprimer leur réel : lieu et temps. Le Vendredi de Coetzee est un réquisitoire qui dit : le pouvoir que vous

avez exercé sur mon corps est contingent, celui que vous avez exercé sur mon verbe se voulait éternel. Vous avez fait l’histoire et mis vos mots pour la dire, vous avez commis l’événement et y inscrit le sens avec les mots que vous avez créés pour le justifier.

Je n’ai que vos mots pour dire mon histoire, et malheureusement ils ne portent pas le sens qui est le mien, ils ne correspondent pas à ma sémantique du monde. Aujourd’hui nous sommes deux milliards à utiliser vos mots et à produire du sens qui vous échappe. Nous y mettrons notre sens, car sur quatre personnes auxquelles je parlerai anglais, trois le comprendront, ainsi nous imposerons nos références, notre norme du bien et du mal et rétablirons notre verbe, ce que nous avons commencé à Durban en 2001.

Notes

- “It is the stories, rather than the facts, which still enchant us towards belief”, Ben Okri, 1996, p. 19. (c’est ma traduction).
- Nawal Muhammad Hassan, *Hayy Ben Yaqzan and Robinson Crusoe*, 1980, p. 35.
- G.Labica, dans sa présentation de *Ibn Tufayl : Le philosophe sans maître, histoire de Hayy Ibn Yaqzân*, 1969, p.19.

Références

Ben Okri : *Birds of Heaven*, Phoenix, 1996.

J.M. Coetzee : *Foe*, Penguin Books, 1987.

Léon Gauthier : *IBN TUFAYL. Sa vie et ses œuvres*. E. Leroux, Paris : P.U.F.,1983.

Ibn Tufayl : *Le philosophe sans maître, histoire de Hayy ibn Yaqzân*, Présentation de G. Labica. Traduction de Léon Gauthier, Alger : S.N.E.D., 1969.

Sophie Mayoux : *Foe*, traduit de l’anglais (Afrique du Sud), Paris : Editions du Seuil, 2003.

Nawal Muhammad Hassan : *Hayy Ben Yaqzan and Robinson Crusoe* “A Study of an Early Arabic Impact on English Litterature”, Al Rashid House for publication, 1980, Republic of Iraq, Ministry of Culture and Information.

c’est souvent de désir imputer des fautes plutôt que d’établir des faits. C’est « de se débarrasser de la souffrance présente du passé par quelques plaintes, quelques accusations bien senties ».¹⁰ Quant au fait de réduire (historiographiquement) la décolonisation à la *rupture* politique, c’est en réalité l’éluder en tant que problème et objet de réflexion : « Dans la plupart des cas, le discours et le langage de l’histoire ne sont pas (encore) décolonisés ».¹¹ Des représentations coloniales sont ainsi transmises « à l’insu de ceux qui souhaiteraient s’en écarter. »¹²

Ce qu’il faut, ce ne sont pas des victimes ou des gens que l’on tolère, mais des « acteurs et des témoins ».¹³ L’erreur, c’est d’« assimiler le témoin et la victime »,¹⁴ et par conséquent le témoignage et la vengeance ». Cependant, peut-il y avoir des témoins dans les colonies ? C’est là une question de *possibilité* et non simplement de *fait* – question que posait déjà Kafka avec *Dans la colonie pénitentiaire*. « La colonie est frappée par l’absence de tiers (…) L’enfermement qui y prévaut ne rend-il pas très difficile toute extériorité à l’intérieur de la colonie ? »¹⁵ Plus important encore est que pour être acteur et témoin, il faut pouvoir *parler* et pouvoir *être entendu*. La

parole, qui se distingue de la voix, signe l’entrée dans le champ du politique (Aristote). Or, ce qui « subsiste de colonial » dans la postcolonie, c’est peut-être avant tout la négation de l’autre en tant que « corps parlant », en tant que sujet de parole, c’est-à-dire en tant que sujet pouvant s’exprimer en 1^{re} personne. La situation est-elle si différente aujourd’hui de celle qui voyait les Français se plaindre de ne pas trouver en Algérie d’« interlocuteurs valables » ? « Ils disaient ne pas trouver de personnes qui *parleraient*. Leurs propos ne seraient que du *charabia*. ».¹⁶ C’est que l’indigène, le colonisé, ne se dit jamais qu’à la 3^e personne ; et ainsi que l’a montré Émile Benveniste, cette tierce personne n’est qu’une pseudo-personne ; avec elle, il n’y a aucune « corrélation de subjectivité » ; la 3^e personne, celle dont on parle mais qui ne parle jamais, c’est la « victime », le « corps muet », le « sujet passif ».

À cela, il est nécessaire d’opposer ce que Seloua Luste Boulbina appelle une « politique de l’amitié » : « Une politique de l’amitié commence, particulièrement dans le domaine intellectuel, lorsque la parole se prend (et se donne) en première personne, sans intermédiaire(s). S’il y a du silence dans l’amitié, il n’y a pas, en effet, d’amitié muette».¹⁷ Ainsi apparaissent enfin des *interlocuteurs* ; ceux-ci n’ont plus rien de commun avec ces « évolués », ces « notables » et « caïds » voulus et « choyés » par le pouvoir français. La politique de l’amitié est une politique de l’*intersubjectivité* ; une politique du *soi*, des *relations* et non une politique de l’*identité*. Car reconnaître et promouvoir les identités « c’est ne pas parler mais endosser, une fois de plus, le vieil habit de l’exemplaire: en tant que femme, en tant qu’arabe, en tant que noir, etc. »¹⁸

L’amitié s’offre par ailleurs comme authentique critique de la famille, ou plus précisément de la « schématique de la filiation » (Derrida). Les « politiques familiales », ce sont celles qui en appellent au passé et au patrimoine commun¹⁹ – au détriment du présent –, qui revendiquent l’origine comme critère d’appréciation de revendications taxées *a priori* d’« identitaires ». L’image de la famille, c’est elle encore qui fait taire toute parole sur la colonie ; car cette dernière relève du « secret de famille », de ce que chacun sait, mais aussi refuse de *connaître* ; le familial, c’est ce dont on ne parle pas. La *familiarité* de l’Algérie dans la « culture historique » se présente comme véritable « obstacle épistémologique » à la compréhension des colonies.²⁰ « C’est parce que le *langage* est *familier* que tout paraît normal. Comme on le voit, le langage de la France contemporaine est un langage colonial qui a sa syntaxe (l’élision du sujet – colonisé – est *systématique*) et son *lexique* : la *présence* et le *territoire* en sont les maîtres mots. Dans ce langage, la *colonie* n’existe pas »²¹ La boucle est bouclée : la persistance du *langage* colonial dans la postcolonie est strictement corrélatrice du déni de la parole et de la subjectivité de l’« autre ». Démêler cette profonde intrication d’un *discours* et d’un *silence* – qui ne se comprennent qu’en référence l’un à l’autre – nous semble être la tâche fondamentale que s’assigne Seloua Luste Boulbina.

Cette dernière n’ignore pas les résistances à cette entreprise, résistances qui trouvent dans le langage psychanalytique leur expression adéquate. Il faut ainsi se méfier de la mémoire, ou plutôt des *souvenirs écrans* – tant du côté des ex-colonisés que des ex-colonisateurs – souvenirs qui masquent le *reste*. Ce qu’il est nécessaire de débusquer, ce sont tous les *refoulements* en vertu desquels la colonie s’efface pour mieux faire retour

symptomatiquement. Et, tâche plus ardue encore est le diagnostic de la *mélancolie* postcoloniale, de cette perte de l’*investissement* qui non seulement perturbe en profondeur l’État colonial et prolonge le règne des *négations*, mais pose la question du devenir des énergies, des forces et des esprits : « Après la colonie, certaines fontaines sont taries. Les rapports sont entièrement transformés. Les administrateurs, les habitants étrangers mais ô combien familiers sont partis. Les cases sont vides. Elles sont vidées ? »²² Ce n’est donc rien d’autre que la question de la *vie* (de son genre et de son sens) dans les postcolonies qui est ainsi soulevée. Or, la vie, c’est elle aussi qui est en question dans la virulente critique que fait Seloua Luste Boulbina de l’*ascétisme* comme exigence de l’*assimilation* : « L’assimilation, en effet, se confond avec l’apprentissage de l’ascétisme ».²³ Or l’ascétisme, c’est le disait Nietzsche, la vie retournée contre elle-même. Ce que Zinédine Zidane a « trahi » avec son « coup de boule » de la finale de la coupe du monde de football 2006, c’est l’image de l’immigré idéal en tant qu’*ascète* – qui l’a finalement emporté sur son image en tant qu’*athlète*.

Aucun pessimisme cependant chez Seloua Luste Boulbina. Reposant sur une géographie à la fois politique et morale, la « postcolonie est une nouvelle figure, originale, du cosmopolitisme et surtout de la déterritorialisation »²⁴ (la colonisation ayant été elle aussi pourvoyeuse de déterritorialisations, des colonisés comme des colonisateurs²⁵). Or c’est en cela qu’elle est en puissance de nouvelles relations d’amitié. Découvrir celles-ci, leur permettre de s’épanouir suppose une critique des divisions et hiérarchies, critique du « partage inéquitable » qu’institue la colonie, mais qui, à vrai dire, est au fondement même du politique en tant que celui-ci introduit la « contradiction de deux mondes logés en un seul »²⁶ : car à côté de ceux qui appartiennent de plein droit à la société, il y a toujours les *sans-parts*. Cette critique se doit d’être tout à la fois une critique des clivages disciplinaires puisque dans l’académie « les places sont souvent des places fortes, ou des citadelles inexpugnables. L’*homo academicus* est, lui aussi, un animal politique ».²⁷

Que la colonie demeure, dans la philosophie française, une « Australie de l’esprit (...) une question tout à la fois trop empirique et trop particulière »²⁸ est bien un indice de ces cloisonnements. D’où la nécessité du *décloisonnement*, de la transgression des frontières académiques, sans laquelle l’historicité et les « expériences subjectives singulières » demeureront encore et toujours dans l’ombre.²⁹ C’est pourquoi Seloua Luste Boulbina dit qu’elle entend produire « une analyse subjectivée de situations coloniales et postcoloniales. »³⁰ Et si le travail de Kafka est essentiel, c’est que celui-ci produit une *subjectivation* de la situation coloniale : dans *Un rapport pour une académie*, le singe, représentant parfait du colonisé assujetti puis assimilé, parle en 1^{re} personne : « Kafka, en effet, donne la parole et transforme en sujet celui qui, généralement, est condamné au mutisme »³¹

En conclusion, nous nous risquerons à avancer que pour Seloua Luste Boulbina *appeler les choses par leurs noms* –« les femmes, les Orientaux, le Noir »³² – est (paradoxalement ?) le meilleur moyen de ne pas sombrer dans les revendications identitaires. Au contraire, rejeter *par principe* les statistiques ethniques, ce n’est peut-être pas dire qu’ils (qui ?) sont comme nous, mais peut-être plus profondément qu’ils ne *sont* pas, qu’ils ne sont *rien*, qu’ils ne « comptent pas »³³ Rompre avec cette

situation d’*inexistence* suppose ainsi de faire un usage *performatif* des noms de « minorités » (et non parler de « minorité » en général) qui seul peut conférer à ces dernières une épaisseur historique,

subjective, un devenir qui leur permettra de se transformer et peut-être de se contester et de s’effacer en tant que minorité.

Notes

- 1 S. Luste Boulbina, 2009, « Avant-propos – Un monde en noir et blanc », *Cahiers de Sens Public*, n°10, juin, *Un monde en noir et blanc, amitiés postcoloniales*, p. 7.
- 2 S. Luste Boulbina, « Les colonies : une réalité fantôme », *Les Temps Modernes*, n° 635-636, novembre-décembre 2005 / Janvier 2006, p. 203.
- 3 S. Luste Boulbina, 2007, *Le singe de Kafka et autre propos sur la colonie*, Lyon, Parangon/VS, Sens Public, p. 9
- 4 S. Luste Boulbina, 2007, « Ce que postcolonie veut dire : une pensée de la dissidence », *Rue Descartes*, n°58, 4, *Réflexions sur la postcolonie*, p. 12. Cf. également *Le singe de Kafka*, p. 148 (note 2).
- 5 *Le singe de Kafka*, p. 9.
- 6 *Le singe de Kafka et autres propos sur la colonie*, p. 14.
- 7 Ibid., p. 125.
- 8 Ibid., p. 33 sq.
- 9 C’est le titre d’un chapitre du célèbre ouvrage d’Edward Said, *Culture et impérialisme*.
- 10 *Le singe de Kafka*, p. 79.
- 11 « Les colonies : une réalité fantôme », p. 192.
- 12 *Le singe de Kafka et autres propos sur la colonie*, p. 79.
- 13 « Ce que postcolonie veut dire : une pensée de la dissidence », p. 12.
- 14 Ibid. p. 66.
- 15 *Le singe de Kafka*, p. 64..
- 16 « Les colonies : une réalité fantôme », p. 200 ; « Ce que postcolonie veut dire : une pensée de la dissidence », p. 12.
- 17 S. Luste Boulbina, « Le postcolonial et l’amitié comme politique », *Cahiers de Sens Public*, op. cit., p. 18.
- 18 Ibid., p. 21.
- 19 Ibid., p. 15.
- 20 *Le singe de Kafka*, p. 71.
- 21 « Les colonies : une réalité fantôme », p. 197
- 22 « Ce que postcolonie veut dire : une pensée de la dissidence », p. 15.
- 23 *Le singe de*, p. 29.
- 24 Ibid., p. 9 ; « Le postcolonial et l’amitié comme politique », p. 19.
- 25 *Le singe de Kafka et autre essais sur la colonie*, p. 11.
- 26 Ibid., p. 15.
- 27 Ibid., p. 81.
- 28 Ibid., pp. 84-85.
- 29 « Ce que postcolonie veut dire : une pensée de la dissidence », p. 10.
- 30 Ibid., p. 14.
- 31 Ibid., p. 48.
- 32 « Le postcolonial et l’amitié comme politique », p. 22.
- 33 « Avant-propos – Un monde en noir et blanc », p. 7.

Bibliographie

Boulbina, S. Luste, 2009, « Le postcolonial et l’amitié comme politique », *Cahiers de Sens Public*, n°10, juin, *Un monde en noir et blanc, amitiés postcoloniales*.

_____, 2009, « Avant-propos – Un monde en noir et blanc », *Cahiers de Sens Public*, n°10, juin, *Un monde en noir et blanc, amitiés postcoloniales*.

_____, 2007, *Le singe de Kafka et autres propos sur la colonie*, Lyon, Parangon/VS, Sens Public.

_____, 2007, « Ce que postcolonie veut dire : une pensée de la dissidence », *Rue Descartes*, n°58, 4, *Réflexions sur la postcolonie*.

_____, 2007, « Les colonies : une réalité fantôme », *Les Temps Modernes*, n° 635-636, novembre-décembre 2005 / janvier 2006



La vie d'un homme comme Fanon ne naît pas de rien ; c'est la résultante de tout un parcours, toute une lutte contre toute forme de violence et toute forme de profusion, c'est un engagement pour la décolonisation et la liberté ; liberté du corps et de l'esprit, telle était la vie de Fanon qui ne cesse de susciter l'intérêt et d'attirer l'attention par ses œuvres et sa pensée révolutionnaire. Et c'est ainsi qu'est venu le colloque international organisé dans le deuxième festival panafricain de la culture pour rendre hommage à ce grand personnage, à sa trajectoire, à sa pratique de médecin psychiatre, à sa pensée qui nous interpelle toujours et évaluer en quoi il a marqué son siècle et les générations qui ont suivi.

Le colloque sur Fanon propose aux chercheurs et aux enseignants et à tous ceux qui partagent l'idée de Fanon que « chaque fois qu'un homme a fait triompher la dignité de l'esprit, chaque fois qu'un homme a dit non à la tentative d'asservissement de son semblable je me suis senti solidaire de son acte », de montrer en quoi l'œuvre de Fanon et sa présence ont aidé à résister et comment cette même pensée revit et alimente notre actualité sans omettre que Fanon donnait à la culture une place importante dans la mutation sociale ; mettre le point sur l'impact du regard de Fanon sur les mouvements africains de libération.

Une question importante revient tout au long du colloque : l'actualité de Fanon dans le monde contemporain ; cette question a été vivement traitée par nombre d'intervenants. Alice Cherki évoqua la présence d'une pensée révolutionnaire chez Fanon qui s'articulait autour d'une libération subjective, culturelle et politique évidente et qui se trouvait en disjonction avec la pensée politique, sociologique et même psychiatrique de son époque. Elle posa la question du comment refaire revivre cette résistance en prenant en considération la mutation culturelle comme mutation vers un nouvel universalisme selon Fanon.

Henri Bah souligne, quant à lui, l'engagement de Fanon en faveur des droits universels de l'homme, par delà ses critiques des valeurs et manœuvres coloniales, en tête desquelles se situe l'idéologie des droits de l'homme, et bien avant que nous ne vivions certaines situations actuelles, qu'il n'a pas connues, tels le néo-colonialisme, le vent de la démocratie et son cortège de crises dans les nouveaux États, la mondialisation, l'engouement de tous en faveur des droits de l'homme, le durcissement des identités, la bonne gouvernance. Fanon nous proposait déjà une pensée dont la profondeur et la justesse n'ont pas été effacées par le temps, mais donnent encore à penser.

Hafid Diab, dans ses propos, pose la question de savoir si notre relation à la pensée fanonienne 50 ans après sa disparition est la même ; si oui pourquoi cette divergence dans la lecture de la pensée de ce dernier ? Et pourquoi cette distinction entre Fanon le penseur et Fanon le révolutionnaire pour la liberté et la non-alienation des peuples ? L'auteur s'oppose aux différentes lectures, produits scientifiques et critiques sur Fanon qui proposent une lecture fragmentaire de la

Compte rendu du colloque international sur « Frantz Fanon » organisé par le Centre national de recherches préhistoriques anthropologiques et historiques (CNRPAH) dans le cadre du 2e Festival culturel panafricain d'Alger (5-20 juillet 2009)

Khedidja Mokeddem

pensée fanonienne, sans que le communicant ne renie les atouts de ces lectures.

Daknoko Diazdey, Kumi Amsoh Koy et Nigel C.Gibson, Safir Nadji et Salhi Chafai Houria s'interrogent sur la pertinence des analyses fanoniennes et sa vision du devenir de l'Afrique, telle qu'exprimée dans *Les damnés de la terre* et autres œuvres publiées. La question de savoir ce qui nous interpelle encore dans les œuvres de ce dernier a été évoquée par N. Safir, selon qui elles nous livrent surtout un état des lieux de la situation des pays du continent africain. Elles se sont également intéressées aux continents latino-américains et asiatiques durant la phase coloniale et à l'avènement de nouveaux pouvoirs politiques nationaux postcoloniaux grâce à une approche pragmatique loin de tous essais de dogmatisation. Fanon a prédit les difficultés de toutes natures auxquelles ont fait et font face les pays au lendemain de l'indépendance, et le déséquilibre national majeur. C'est sans doute pour cela que les pouvoirs africains maintiennent la pensée de Fanon dans l'ombre car elle dérange ce qui pousse ces pouvoirs à développer une résistance pour rester ce qu'elles étaient déjà (Lakhdar Maougal).

La lutte de libération chez Fanon s'inscrit dans une logique universelle des droits et de la liberté des hommes et des femmes.

En effet, la pensée de Fanon ne se limite pas au fait colonial mais ouvre le champ à une réflexion plus large qui en fait une pensée d'actualité.

D'autres intervenants retracent son parcours biographique. Il est né en Martinique ; Africain d'origine, il arrive en Algérie en 1953. Il épouse la cause algérienne et s'implique dans sa Guerre de libération non pas comme un coopérant mais comme un Algérien. Il est l'intellectuel organique de la Révolution algérienne (Lakhdar Maougal). Il ne faisait pas de populisme, il n'était ni essentialiste ni culturaliste mais considérait la culture comme l'essence de la mutation sociale. Son but premier se résumait à l'émancipation des peuples et la réhabilitation de la dignité humaine. En 1960, il voyageait à travers les colonies, caressant le projet de créer à partir du Mali, un front de libération qui pourrait embrasser toutes les colonies africaines. Il constitue une magnifique contribution au panafricanisme et rêvait de l'unité des pays

du continent africain qu'il a soutenu jusqu'à sa mort en décembre 1961.

Dans sa quête d'identité nationale et d'une rupture à une autre par rapport au discours de l'époque, Fanon s'engagea dans la lutte de libération algérienne en hébergeant et en soignant les combattants algériens ; son parcours d'ambassadeur de la cause algérienne fait de lui un témoin vivant de son époque. Sa pratique de médecin chef psychiatre à l'hôpital de Blida en Algérie lui donna les éléments qui l'ont aidé non seulement à comprendre le phénomène d'aliénation de tout un peuple mais aussi à mesurer les inégalités pratiquées par le colonialisme même sur les malades.

Cette domination à visage multiple n'épargne ni la vie sociale de la population ni économique ni psychologique ce qui poussa Fanon à s'engager pour la cause algérienne corps et âme.

Mireille Fanon présenta l'analyse fanonienne de la relation dominants/dominés et montre que ces notions (dominants/dominés) expriment des concepts opératoires d'actualité dans le nouvel ordre mondial. Le dominé selon Fanon subit le dominant dans un état de médiocrité et de misère.

La colonisation n'est rien d'autre qu'une violente exploitation de l'homme par l'homme, l'exploité subissant le mépris, la négation, la marginalisation et l'ignorance. C'est un ethnocide qui vise la destruction de la culture des êtres colonisés, ce qui provoque selon Fanon toujours, une contre violence. Les colonisés doivent créer les conditions de leur libération. « L'homme colonisé se libère dans et par la violence ». Ce recours à la violence est légitime pour dépasser les agissements des dominants.

Trois éléments sont à retenir de Fanon : rupture, libération et engagement.

Le dernier jour du colloque sur Fanon a été consacré à différentes questions qu'il a traitées comme celle du racisme et de la négritude, de l'impérialisme, de la décolonisation, de la psychiatrie, la philosophie, la paysannerie, la bourgeoisie nationale et la société. Certains pensent que si on veut restaurer la pensée de Fanon, il ne faut pas omettre le fait qu'il était psychiatre et que cette posture l'avait aidé dans son travail d'analyse et de compréhension du fait colonial. Adepte du marxisme, Fanon ne se contente pas seulement de spéculer sur la violence. Il

agit sur le terrain en vue de transformer la réalité. Il croyait en l'idée soutenue par Marx et Engels selon laquelle la guerre contre le dominant pouvait être accoucheuse de révolution. Cet engagement a été intellectuel, exprimé dans ses œuvres et pratiques construites sous le feu de la lutte de libération algérienne.

La décolonisation selon les propos de Fanon, tels qu'exprimés dans la communication de Basto Maria-Benidita, signifie que le colonisé est appelé à reconnaître la présence du colonisateur en lui pour situer la place qu'il occupe chez lui. Elle est un phénomène violent, une confrontation qui oppose le colonisé au colonisateur comme moyen menant à l'indépendance des peuples opprimés. Si Fanon combat le colonialisme, il ne défend pas pour autant un nationalisme noir. Il prêche plutôt l'accouchement d'une nouvelle humanité où la couleur de la peau n'aurait plus d'importance. Ce qui importe, c'est mettre fin à la domination de l'homme par l'homme.

Par sa pratique psychiatrique, Fanon s'est trouvé au cœur de la tragédie du peuple algérien et des peuples du Tiers monde ; il a développé une psychiatrie à portée sociale. Sa vision multidimensionnelle, reliant le politique, le clinique et le social est d'une réalité captivante, en ce qu'elle rend intelligible l'étroite difficulté entre le sujet individuel et le sujet du politique ce qui a été source de création identitaire en devenir sur la scène du monde (Karima Lazali).

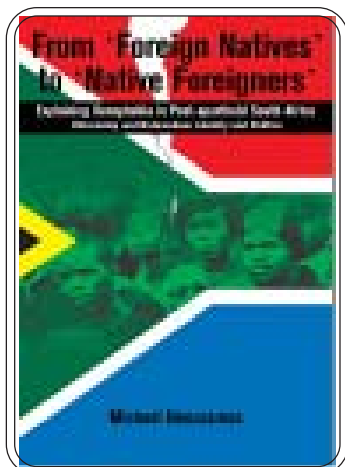
Fanon développe dans l'Algérie colonisée, une pratique clinique où la défense de la dignité du sujet était au cœur de ses préoccupations. La déshumanisation fut une de ses réflexions déterminante pour une pratique psychiatrique hors du commun dans un temps où régnait la terreur. Cette démarche lui a permis de s'engager dans un travail d'écoute des effets de la violence sur le sujet chez les deux protagonistes de la Guerre d'Algérie sans pour autant les mettre sur le même plan (Djohar Ghersi).

Conclusion

Frantz Fanon était le modèle d'homme sans cesse en mouvement ; à la fois révolutionnaire, penseur et panafricain, il était incontestablement comme personne un témoignage d'une époque, une page d'une histoire. Il constitue ce personnage absent qui ne cesse de nous interpeller et de vivre en nous.

Le colloque sur « Frantz Fanon » a été d'une grande richesse. Les interventions étaient d'un haut niveau, et le débat ne manquait pas de rigueur. L'assistance a montré un grand intérêt pour ce grand Monsieur. Les propositions présentées exprimaient le projet de bâtir la fondation Fanon et l'introduction de la pensée de Fanon dans le cursus scolaire et universitaire. Ce colloque aura certainement amené un plus à la connaissance de Fanon et de sa pensée même, même si comme c'est souvent le cas dans ce genre de rencontres, les problèmes liés à la gestion du temps n'auront pas permis d'approfondir toutes les questions abordées.





ISBN: 978-2-86978-307-2

From 'Foreign Natives' to 'Native Foreigners'
Explaining Xenophobia in Post-apartheid South Africa
Citizenship and Nationalism, Identity and Politics

Michael Neocosmos

CODESRIA, Dakar, 2010, 172 pp

Price/Prix: Africa / Afrique 7 500 FCFA -- Outside Africa / Hors Afrique www.africanbookscollective.com

The events of May 2008 in which 62 people were killed simply for being 'foreign' and thousands were turned overnight into refugees shook the South African nation. This book is the first to attempt a comprehensive and rigorous explanation for those horrific events. It argues that xenophobia should be understood as a political discourse and practice. As such its historical development as well as the conditions of its existence must be elucidated in terms of the practices and prescriptions which structure the field of politics. In South Africa, the history of xenophobia is intimately connected to the manner in which citizenship has been conceived and fought over during the past fifty years at least.

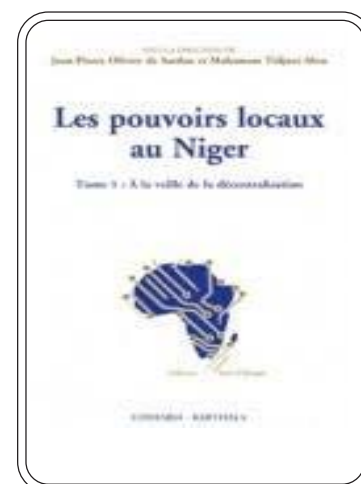
Les pouvoirs locaux au Niger
Tome 1

A la veille de la décentralisation,

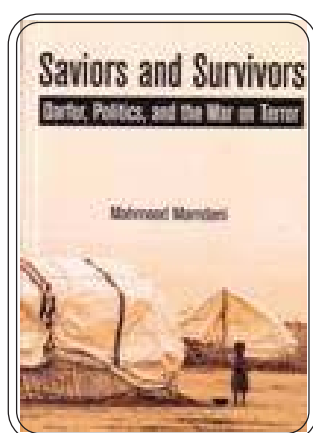
Sous la direction de **Jean-Pierre Olivier de Sardan et Mahaman Tidjani Alou**
CODESRIA et KARTHALA, 2009, 379 pp

Price/Prix: Africa / Afrique 10 000 FCFA -- Outside Africa / Hors Afrique www.karthala.com

Dans cet ouvrage se trouve une analyse détaillée du fonctionnement des arènes politiques locales au Niger, avant les premières élections municipales de 2004 et une réflexion analytique et théorique, toujours enracinée dans le terrain. Il porte sur les modes de gouvernance locale, la construction de l'Etat, la culture politique locale, les interactions entre institutions, groupes stratégiques et acteurs, la dialectique entre dynamiques locales et facteurs externes, les normes pratiques, le factionnalisme, les formes de légitimité, de revendication et de contestation, les registres de notabilité, la constitution d'un espace public local.



ISBN: 978-2-86978-308-9



ISBN : 978-2-86978-317-1

Saviors and Survivors
Darfur, Politics and the War on Terror

Mahmood Mamdani

CODESRIA, Dakar, 2010, 380 pp

Price/Prix: Africa / Afrique 12 000 FCFA -- Outside Africa / Hors Afrique www.africanbookscollective.com

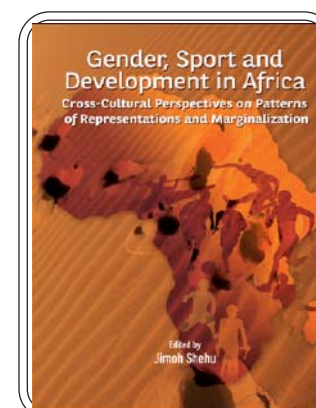
In *Saviors and Survivors*, Mahmood Mamdani explains how the conflict in Darfur began as a civil war (1987-89) between nomadic and peasant tribes over fertile land in the south, triggered by a severe drought that had expanded the Sahara Desert by more than sixty miles in forty years ; how British colonial officials had artificially tribalized Darfur, dividing its population into "native" and "settler" tribes and creating homelands for the former at the expense of the latter ; how the war intensified in the 1990s when the Sudanese government tried unsuccessfully to address the problem by creating homelands for tribes without any. The involvement of opposition parties gave rise in 2003 to two rebel movements, leading to a brutal insurgency and a horrific counterinsurgency – but not to genocide, as the West has declared.

Gender, Sport and Development in Africa
Cross-Cultural Perspectives on Patterns of Representations and Marginalization

Edited by Jimoh Shehu
CODESRIA, Dakar, 2010, 168 pp

Price/Prix: Africa / Afrique 6 000 FCFA -- Outside Africa / Hors Afrique www.africanbookscollective.com

In this volume, eleven African scholars offer insightful analyses of the complex ideological and structural dimensions of modern sport as a cultural institution. Drawing on various theories and cross-cultural data, the contributors to this volume highlight the various ways in which sport norms, policies, practices and representations pervasively interface with gender and other socially constructed categories of difference. *Gender, Sport and Development in Africa* is an immensely important contribution to current debates on the broader impacts of sport on society. It is an essential reading for students, policy-makers and others interested in perspectives that interrogate the grand narratives of sport as a neutral instrument of development in African countries.



For orders / Pour les commandes

Africa

Publications Programme / CODESRIA

Avenue Cheikh Anta Diop x Canal IV

BP 3304, Dakar 18524 Senegal

Email: codesria@codesria.sn / publications@codesria.sn

Web: www.codesria.org

Elsewhere

African Books Collective

PO Box 721

Ferry Hinksey Road, Oxford, OX1, 9EN, UK

Email: abc@africanbookscollective.com

Web: www.africanbookscollective.com